

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE  EN LANGUE FRANÇAISE*Unicuique suum Non praevalent*LXVIII^e année, numéro 1 (3.462)

Cité du Vatican

jeudi 5 janvier 2017

Lettre aux évêques du monde

En défense des enfants

«Je veux que nous renouvelions tout notre engagement afin que» les atrocités commises sur les mineurs «n'arrivent plus. Trouvons le courage nécessaire pour promouvoir tous les moyens nécessaires et protéger en tout la vie de nos enfants. Faisons nôtre clairement et loyalement la consigne "tolérance zéro" dans ce domaine». C'est ce qu'écrit le Pape François dans la lettre envoyée aux évêques du monde à l'occasion de la fête des saints innocents. «Nous vivons, poursuit le Saint-Père, dans un monde où presque la moitié des enfants qui meurent en dessous de 5 ans, meurent de malnutrition. En 2016, on calcule que 150 millions d'enfants mineurs ont travaillé, pour beaucoup dans des conditions d'esclavage. Écoutons les pleurs et les lamentations de ces enfants; écoutons aussi les pleurs et les lamentations de notre mère l'Église, qui pleure non seulement devant la souffrance causée à ses enfants les plus petits, mais aussi parce qu'elle connaît le péché de certains de ses membres: la souffrance, l'histoire et la douleur des mineurs qui ont été abusés sexuellement par des prêtres. Péché qui nous fait honte».



Stefan Hefner, «Le massacre des innocents»

PAGE 3



Chrétiens en Syrie

Une mosaïque de sang

Les chrétiens en Syrie sont comme un pont, un signe visible d'universalité, un point de contact et de dialogue. Quand cet élément commence à manquer, c'est toute la «mosaïque» sociale et religieuse de ce pays du Moyen-Orient qui en pâtit. C'est pourquoi chaque bombe qui tombe et chaque goutte de sang versé alimentent la destruction méticuleuses et systématique de la «mosaïque». Telle est la constatation et la dénonciation que fait le cardinal Mario Zenari, nonce apostolique en Syrie, dans un entretien avec notre journal.

PAGE 12

Le 1^{er} janvier le Pape a demandé aux fidèles de se lever pour acclamer la Mère de Dieu

Comme à Ephèse

Au cours de la Messe en la solennité de la Très Sainte Vierge Marie, le Pape François a demandé à toutes les personnes présentes dans la basilique vaticane de se lever et d'acclamer à trois reprises la Sainte Mère de Dieu. Précisément comme cela eut lieu lors du Concile d'Ephèse en l'année 431. Ce geste a caractérisé la célébration présidée par le Pape dans la matinée du premier jour de 2017 qui, depuis 50 ans, coïncide avec la journée mondiale de la paix. Le thème de cette année était: «La non violence: style d'une politique pour la paix». Célébrer la maternité de Marie comme Mère de Dieu et notre mère au début d'une année nouvelle signifie «rappeler une certitude qui accompagnera nos journées: nous sommes un peuple qui a une Mère, nous ne sommes pas des orphelins. Les mères sont l'anti-



dote le plus fort contre nos tendances individualistes et égoïstes, contre nos fermetures et nos apathies. Une société sans mères serait non seulement une société froide, mais aussi une société qui a perdu le cœur, qui a perdu la «saveur de famille». Au cours de l'Angelus, François a exprimé sa proximité au peuple turc, suite à un attentat terroriste survenu à Istanbul la nuit précédente: «Je prie pour les nombreuses victimes et pour les blessés et pour toute la nation en deuil». La veille, à l'occasion du *Té Deum* d'action de grâce du 31 décembre, François avait appelé chacun «à la responsabilité et à l'engagement, pour que les jeunes puissent trouver du travail dans leurs terres d'origine et ne soient pas obligés de partir».

PAGES 6 ET 7

DANS CE NUMÉRO

Page 2: Audience générale du 4 janvier. Page 4: Intervention du secrétaire pour les relations avec les États au conseil ministériel de l'OSCE. Page 5: Rencontre avec les enfants de l'Action catholique italienne. Pages 8 et 9: Messes à Sainte-Marthe. Page 11: Méditation devant la crèche, par Lucetta Scaraffia. Qui était Claudio Acquaviva?

Entretien avec Rémi Brague

«Chaque fois que la société a congédié le divin, nous l'avons vu revenir sous forme de dieux peu sympathiques; ils exigent tous un sacrifice humain». Le philosophe est interviewé par Solène Tadié.

PAGE 11

Audience générale du 4 janvier

Les pleurs d'une mère

Chers frères et sœurs, bonjour!

Dans la catéchèse d'aujourd'hui je voudrais contempler avec vous une figure de femme qui nous parle de l'espérance vécue dans les pleurs. L'espérance vécue dans les pleurs. Il s'agit de Rachel, la femme de Jacob et la mère de Joseph et Benjamin, celle qui, comme nous raconte le livre de la Genèse, meurt en donnant le jour à son deuxième enfant, c'est-à-dire Benjamin.

Le prophète Jérémie fait référence à Rachel en s'adressant aux Israélites en exil pour les consoler, avec des paroles pleines d'émotion et de poésie; c'est-à-dire qu'il évoque les pleurs de Rachel mais qu'il donne de l'espérance:

Le Seigneur dit ainsi:

«A Rama, une voix se fait entendre, une plainte amère; c'est Rachel qui pleure ses fils. Elle ne veut pas être consolée pour ses fils, car ils ne sont plus» (Jr 31, 15).

Dans ces versets, Jérémie présente cette femme de son peuple, la grande matriarche de sa tribu, dans une réalité de douleur et de pleurs, mais en même temps qu'une perspective de vie impensable. Rachel, qui dans le récit de la Genèse était morte en accouchant et avait assumé cette mort pour que son fils puisse vivre, maintenant présentée, en revanche, par le prophète comme vivante à Rama, là où se rassemblaient les déportés, pleure pour ses enfants qui d'une certaine façon sont morts en partant en exil; des enfants qui, comme elle le dit elle-même, «ne sont plus», ils ont disparu pour toujours.

Et Rachel ne veut pas être consolée pour cela. Son refus exprime la profondeur de sa douleur et l'amertume de ses pleurs. Devant la tragédie de la perte de ses enfants, une mère ne peut pas accepter de paroles ou de gestes de consolation, qui sont toujours inadaptés, jamais en mesure d'adoucir la douleur d'une blessure qui ne peut pas et ne veut pas être cicatrisée. Une douleur proportionnelle à l'amour.

Chaque mère sait tout cela; et elles sont nombreuses, aujourd'hui aussi, les mères qui pleurent, qui ne se résignent pas à la perte d'un enfant, inconsolables devant une mort impossible à accepter. Rachel porte en elle la douleur de toutes les mères du monde, de chaque époque, et les larmes de chaque être humain qui pleure des pertes irréparables.

Ce refus de Rachel qui ne veut pas être consolée, nous enseignent également la grande délicatesse qui nous est demandée devant la douleur d'autrui. Pour parler d'espérance à celui qui est désespéré, il faut partager son désespoir; pour essuyer une larme sur le visage de celui qui souffre, il faut unir nos pleurs aux siens. Ce n'est qu'ainsi que nos paroles peuvent être réellement capables de donner un peu d'espérance. Et si je ne peux pas donner une telle

parole, avec les pleurs, avec la douleur, mieux vaut le silence; la caresse, le geste, sans aucune parole.

Et Dieu, avec sa délicatesse et son amour, répond aux pleurs de Rachel par des paroles véritables, pas fausses; en effet, le texte de Jérémie se poursuit ainsi:

Le Seigneur dit – il répond à ces pleurs:

«Cesse ta plainte, sèche tes yeux! Car il est une compensation pour ta peine oracle de Yahvé

ils vont revenir du pays ennemi.

Il y a donc espoir pour ton avenir oracle de Yahvé ils vont revenir, tes fils, sur leur territoire» (Jr 31, 16-17).

Précisément à cause des pleurs de la mère, il y a encore de l'espérance pour ses enfants, qui recommenceront à vivre. Cette femme, qui avait accepté de mourir au moment de son accouchement, pour que son fils puisse vivre, grâce à ses pleurs est à présent début d'une vie nouvelle pour ses enfants exilés, prisonniers, loin de leur patrie. A la douleur et aux pleurs amers de Rachel, le Seigneur répond par une promesse qui, à présent, peut être pour elle un motif de véritable consolation: le peuple pourra revenir d'exil et vivre dans la foi, librement, sa relation avec Dieu. Les larmes ont engendré l'espérance. Et cela n'est pas facile à comprendre, mais c'est vrai. Très souvent, dans notre vie, les larmes sèment l'espérance, ce sont des semences d'espérance.

Comme nous le savons, ce texte de Jérémie est ensuite repris par l'évangéliste Matthieu et appliqué au massacre des innocents (cf. 2, 16-18). Un texte qui nous met face à la tragédie du massacre d'êtres humains sans défense, à l'horreur du pouvoir qui méprise et supprime la vie. Les enfants de Bethléem moururent à cause de Jésus. Et Lui, Agneau innocent, devait ensuite mourir, à son tour, pour nous tous. Le Fils de Dieu est entré dans la douleur de hommes. Il ne faut pas oublier cela. Quand quelqu'un s'adresse à moi et me pose des questions difficiles, par exemple: «Dites-moi, père: pourquoi les enfants souffrent-ils?», vraiment,

je ne sais pas quoi répondre. Je dis seulement: «Regarde le Crucifié: Dieu nous a donné son Fils, Il a souffert, et peut-être trouveras-tu là une réponse». Mais des réponses d'ici [Le Pape indique sa tête] il n'y en a pas. Uniquement regarder l'amour de Dieu qui donne son Fils qui offre sa vie pour nous, peut nous indiquer un certain chemin de consolation. Et c'est pour cela que nous disons que le Fils de l'homme est entré dans la douleur des hommes; il a partagé et a accueilli la mort; sa Parole est définitivement une parole de consolation, parce qu'elle naît des pleurs.

Et sur la croix ce sera Lui, le Fils mourant, qui donnera une nouvelle fécondité à sa mère, en lui confiant le disciple Jean et en faisant d'elle la mère du peuple des croyants. La mort est vaincue, et c'est ainsi que s'accomplit la prophétie de Jérémie. Les larmes de Marie elles aussi, comme celles de Rachel, ont engendré l'espérance et une vie nouvelle. Merci.

A l'issue de l'audience générale, le Pape a ajouté les paroles suivantes, avant de s'adresser aux pèlerins de langue française présents dans la salle Paul VI:

Hier sont parvenues du Brésil les nouvelles dramatiques du massacre qui a eu lieu dans la prison de Manaus, où un affrontement très violent entre bandes rivales a causé des dizaines de morts. J'exprime ma douleur et ma préoccupation pour ce qui est arrivé. J'invite à prier pour les défunts, pour leurs familles, pour tous les détenus de cette prison et pour ceux qui y travaillent. Et je renouvelle l'appel afin que les instituts pénitentiaires soient des lieux de rééducation et de réinsertion sociale, et que les conditions de vie des détenus



Salvador Dalí, «Les pleurs de Rachel»

soient dignes de personnes humaines. Je vous invite à prier pour ces détenus morts et vivants, et également pour tous les détenus du monde, afin que les prisons servent à réinsérer et ne soient pas surpeuplées; qu'elles soient des lieux de réinsertion. Prions la Vierge, Mère des détenus: Je vous salue Marie...

Frères et sœurs, le prophète Jérémie nous présente Rachel, l'ancêtre du peuple de Dieu, comme un modèle d'espérance dans les larmes. Rachel a perdu pour toujours ses enfants, ils «ne sont plus». Elle représente la souffrance de toutes les mères du monde et de tous les temps, les larmes de tous ceux qui vivent une perte irréparable. Rachel refuse d'être consolée, refus qui exprime l'amertume de ses larmes et la profondeur de sa souffrance. De fait, pour parler d'espérance à une personne désespérée il faut d'abord partager sa souffrance et s'unir à ses larmes. Le Seigneur répond à celles de Rachel par une promesse qui, maintenant, peut être la cause d'une vraie consolation: le peuple reviendra d'exil et vivra, libre dans la foi. Saint Matthieu applique ce texte de Jérémie à la persécution des innocents, tués à cause de Jésus. Le Fils de Dieu est entré dans la douleur des hommes, il l'a portée jusqu'au bout. Née dans les larmes, sa parole est pour toujours parole de consolation. Les pleurs de Marie également, comme ceux de Rachel, ont suscité l'espérance et la vie nouvelle.

Je salue cordialement les pèlerins de langue française. La lumière de Noël éclaire désormais toute notre existence. Même si la vie est parfois difficile et les difficultés et les inquiétudes ne manquent pas, je forme le vœu que le Seigneur Jésus vous garde tout au long de cette année dans l'espérance de la foi et qu'il vous accorde la vraie joie des enfants de Dieu. Que Dieu vous bénisse.



Lettre aux évêques du monde

En défense des enfants

«Je veux que nous renouvelions tout notre engagement pour que» les atrocités commises sur les mineurs «ne se produisent plus parmi nous. Trouvons le courage indispensable pour promouvoir tous les moyens nécessaires et protéger, en toute chose, la vie de nos enfants pour que de tels crimes ne se répètent plus. Faisons nôtre, clairement et loyalement, la consigne «tolérance zéro» dans ce domaine». C'est ce qu'écrivit le Pape François dans la lettre envoyée aux évêques du monde entier à l'occasion de la fête des saints innocents.



LETTRE DU SAINT-PÈRE
AUX ÉVÊQUES

EN LA FÊTE DES SAINTS INNOCENTS

Cher frère,

Aujourd'hui, jour des saints innocents, alors que continuent à résonner dans nos cœurs les paroles de l'ange aux bergers: «Je vous annonce une grande joie qui sera celle de tout le peuple: aujourd'hui vous est né un Sauveur, dans la ville de David» (Lc 2, 10-11), je sens le besoin de t'écrire. Cela nous fait du bien d'entendre une fois encore cette annonce; entendre de nouveau que Dieu est au milieu de notre peuple. Cette certitude que nous renouvelons d'année en année est source de notre joie et de notre espérance.

Nous pouvons, ces jours-ci, faire l'expérience de la manière dont la liturgie nous prend par la main et nous conduit au cœur de Noël, nous introduit dans le Mystère et nous conduit peu à peu à la source de la joie chrétienne.

Comme pasteurs, nous avons été appelés pour aider à faire grandir cette joie au milieu de notre peuple. Il nous est demandé de prendre soin de cette joie. Je souhaite renouveler avec toi l'invitation à ne pas nous laisser voler cette joie, souvent quand nous sommes déçus – et non sans raison – par la réalité, par l'Eglise, et déçus aussi de nous-mêmes, nous sommes tentés de nous en tenir à une tristesse douceâtre, sans espérance, qui s'empare de nos cœurs (cf. Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 83).

Noël, malgré nous, est accompagné aussi de pleurs. Les évangélistes ne se sont pas permis de travestir la réalité pour la rendre plus crédible ou plus désirable. Ils ne se sont pas permis de faire un discours «beau» mais irréel. Pour eux, Noël n'était pas un refuge imaginaire où se cacher face aux défis et aux injustices de leur époque. Au contraire, ils nous annoncent aussi la naissance du Fils de Dieu enveloppée d'une tragédie de douleurs. Citant le prophète Jérémie, l'évangéliste Matthieu la présente avec une grande rudesse: «A Rama une voix se fait entendre, une plainte amère; c'est Rachel qui

pleure ses fils» (Jr 31, 15). C'est le gémissement de douleur des mères qui pleurent la mort de leurs enfants innocents en raison de la tyrannie et de la soif effrénée de pouvoir d'Hérode.

Un gémissement que nous pouvons entendre encore aujourd'hui, qui nous touche l'âme et que nous ne pouvons et ne voulons ni ignorer ni faire taire. Aujourd'hui, malheureusement – et je l'écris avec une douleur profonde –, on entend encore parmi nos gens le gémissement et les pleurs de beaucoup de mères, de beaucoup de familles, en raison de la mort de leurs enfants, de leurs enfants innocents.

Contempler la crèche c'est aussi contempler ces pleurs, c'est aussi apprendre à écouter ce qui arrive autour de nous et avoir un cœur sensible et ouvert à la souffrance du prochain, spécialement quand il s'agit d'enfants; et c'est aussi être capables de reconnaître que ce triste chapitre de l'histoire est encore en train de s'écrire aujourd'hui. Contempler la crèche en l'isolant de la vie qui l'environne, ce serait faire de la Nativité une belle fable qui susciterait en nous de bons sentiments mais qui nous priverait de la force créatrice de la Bonne Nouvelle que le Verbe incarné veut nous donner. Et la tentation existe.

Est-il possible de vivre la joie chrétienne en tournant le dos à ces réalités? Est-il possible de faire advenir la joie chrétienne en ignorant les gémissements de notre frère, des enfants?

Saint Joseph a été le premier appelé à garder la joie du salut. Devant les crimes atroces qui étaient en train de se produire, saint Joseph – modèle de l'homme obéissant et fidèle – a été capable d'écouter la voix de Dieu et la mission que le Père lui confiait. Et comme il a su écouter la voix de Dieu et se laisser guider par sa volonté, il est devenu plus sensible à ce qui l'entourait et il a su lire les événements avec réalisme.

Encore aujourd'hui, il nous est demandé la même chose, à nous pasteurs, d'être des hommes capables d'écouter la voix du Père, de ne pas y être sourds, et de pouvoir ainsi être plus sensibles à la réalité qui nous entoure. Aujourd'hui, avec saint Joseph pour modèle, nous sommes invités à ne pas nous laisser voler la joie. Nous sommes invités à la défendre des Hérode de notre époque. Et, comme saint Joseph, nous avons besoin de courage pour accepter cette réalité, pour nous lever et la pendre dans nos mains (cf. Mt 2, 20). Le courage de la protéger des nouveaux Hérode de notre



Giotto, «Le massacre des innocents» (Chapelle des Scrovegni, Padoue, 1303-1305)

époque qui détruit l'innocence de nos enfants. Une innocence brisée sous le poids du travail clandestin et de l'esclavage, sous le poids de la prostitution et de l'exploitation. Une innocence détruite par les guerres et par l'émigration forcée, avec la perte de tout ce que cela comporte. Des milliers de nos enfants sont tombés entre les mains de bandits, de mafias, de marchands de mort qui ne font que détruire et exploiter leurs besoins.

A titre d'exemple, aujourd'hui, 75 millions d'enfants – en raison des situations d'urgence et des crises prolongées – ont dû interrompre leur instruction. En 2015, 68% des personnes faisant l'objet de trafic sexuel dans le monde étaient des enfants. Par ailleurs, un tiers des enfants qui ont dû vivre en dehors de leurs pays l'ont fait par déplacement forcé. Nous vivons dans un monde où presque la moitié des enfants qui meurent en dessous de 5 ans, meurent de malnutrition. En 2016, on calcule que 150 millions d'enfants mineurs ont travaillé, pour beaucoup dans des conditions d'esclavage. Selon le dernier rapport de l'UNICEF, si la situation mondiale ne change pas, en 2030, 167 millions d'enfants vivront dans une extrême pauvreté, 69 millions d'enfants en dessous de 5 ans mourront entre 2016 et 2030, et 60 millions d'enfants n'iront pas à l'école primaire.

Écoutons les pleurs et les lamentations de ces enfants; écoutons aussi les pleurs et les lamentations de notre mère l'Eglise, qui pleure non seulement devant la souffrance causée à ses enfants les plus petits, mais aussi parce qu'elle connaît le péché de certains de ses membres: la souffrance, l'histoire et la douleur des mineurs qui ont été abusés sexuellement par des prêtres. Péché qui nous fait honte. Des personnes qui avaient la responsabilité de prendre soin de ces enfants ont détruit leur dignité. Nous déplorons cela profondément, et nous demandons pardon. Nous nous unissons à la souffrance des victimes et, à notre tour, nous pleu-

rons le péché. Le péché de tout ce qui est arrivé, le péché d'avoir omis de porter assistance, le péché de taire et de nier, le péché d'abus de pouvoir. L'Eglise aussi pleure avec amertume ce péché de ses fils, et elle demande pardon. Aujourd'hui, faisant mémoire des saints innocents, je veux que nous renouvelions tout notre engagement pour que ces atrocités ne se produisent plus parmi nous. Trouvons le courage indispensable pour promouvoir tous les moyens nécessaires et protéger, en toute chose, la vie de nos enfants pour que de tels crimes ne se répètent plus. Faisons nôtre, clairement et loyalement, la consigne «tolérance zéro» dans ce domaine.

La joie chrétienne n'est pas une joie qui se construit en marge de la réalité, en l'ignorant ou en faisant comme si elle n'existait pas. La joie chrétienne naît d'un appel – le même qu'a reçu saint Joseph – à «prendre» et protéger la vie, spécialement celle des saints innocents d'aujourd'hui. Noël est un temps qui nous invite à protéger la vie et à l'aider à naître et à grandir; à nous renouveler comme pasteurs courageux. Ce courage qui génère des dynamiques capables de prendre conscience de la réalité que beaucoup de nos enfants vivent aujourd'hui, et de travailler pour leur garantir les conditions nécessaires afin que leur dignité de fils de Dieu soit non seulement respectée mais surtout défendue.

Ne laissons pas voler leur joie. Ne nous laissons pas voler la joie, gardons-la, aidons-la à grandir.

Faisons cela avec la même fidélité paternelle de saint Joseph, et tenus par la main de Marie, la Mère de la tendresse, pour que notre cœur ne s'endurcisse pas.

Avec une fraternelle affection,

Francis

Cité du Vatican, 28 décembre 2016
Fête des saints innocents, martyrs



Intervention du secrétaire pour les relations avec les Etats au conseil ministériel de l'OSCE

Les engagements solennels sont insuffisants

Monsieur le président, je voudrais commencer en présentant mes salutations et mes meilleurs vœux à ce conseil ministériel. Je désire également exprimer la gratitude du Saint-Siège au président en exercice, S.E. M. Frank-Walter Steinmeier, ministre fédéral des affaires extérieures de la République fédérale d'Allemagne, ainsi qu'à toute la présidence allemande de l'OSCE en charge en 2016, pour les efforts qu'il a fournis cette année et pour sa généreuse hospitalité pendant ces journées dans la ville libre et hanséatique de Hambourg.

Dans l'Acte final d'Helsinki, qu'il faut apprécier à sa juste valeur comme l'un des plus grands succès diplomatiques du siècle dernier, les Etats-participants ont réaffirmé «leur engagement pour la paix, la sécurité et la justice et pour le développement constant des relations amicales et de la coopération».

Malheureusement, on ne peut pas dire que la paix, la sécurité et la justice soient une réalité pour tous les hommes et toutes les femmes dans la région de l'OSCE. Un trop grand nombre d'entre eux sont victimes de guerres passées et présentes, d'affrontements, de conflits et du terro-

se combat par morceaux, par chapitres, partout».

Puisque l'engagement initial de l'Acte final d'Helsinki reflète, alors comme aujourd'hui, le désir de paix, de sécurité et de justice de tous les hommes et femmes, nous devons répondre à leur désir par des efforts vigoureux et renouvelés, résumés de manière si appropriée par la devise «Renouveler le dialogue, reconstruire la confiance, rétablir la sécurité», choisie pour l'OSCE en 2016 par la présidence allemande.

Le Saint-Siège espère qu'un esprit d'engagement authentique et renouvelé, qui est toujours possible, pourra promouvoir des progrès dans la mise en œuvre des accords, en rétablissant dans le même temps la confiance et la sécurité chez les Etats participants et entre eux. Tel était l'objectif du processus lancé il y a plus de quarante ans par l'Acte final d'Helsinki et cela doit être aussi celui de nos efforts d'aujourd'hui et de demain.

Le Saint-Siège considère que construire et consolider la paix n'est pas un simple désir, mais un engagement sérieux et urgent, et même un devoir moral. Ce devoir sacré et cette responsabilité incombent à tous les hommes et toutes les femmes du monde et en particulier aux gouvernements et aux organisations internationales. Nous sommes certains que la paix est le fruit d'un ordre inscrit dans la société humaine par le Créateur. Nous n'avons pas le droit de violer cet ordre mais, au contraire, nous avons le devoir moral de le respecter et de le consolider de toutes nos forces.

Il est à déplorer que divers conflits non résolus continuent de traumatiser certaines parties de la région de l'OSCE. A côté de la perte de vies humaines et des vastes crises humanitaires, ces conflits risquent de réduire la confiance dans la loi et dans l'ordre, ainsi que dans l'efficacité de la diplomatie et du dialogue. Malheureusement, nous ne pouvons pas manquer d'observer que dans certaines situations, même les missions spéciales de l'OSCE ne sont pas capables de maintenir les cessez-le-feu ou d'assurer la mise en œuvre des accords atteints à travers le consensus commun, comme dans le cas du conflit en Ukraine et aussi de ce que l'on appelle les «conflits congelés» dans d'autres régions. Mais même dans ces situa-

tions, il est fondamental de poursuivre les efforts pour atteindre tant l'objectif immédiat de mettre en place ou de maintenir le cessez-le-feu, que celui à long terme de renforcer les conditions qui favorisent le respect du droit et de l'ordre international.

Le Saint-Siège, en promouvant inlassablement un monde libre de guerres et de conflits, soutiendra – comme il l'a déjà déclaré auparavant – toute et chaque initiative qui cherche à favoriser la cause de la paix, de la coopération et de la stabilité, de Vancouver à Vladivostok et encore plus quand ces initiatives cherchent à mettre fin aux graves conflits qui, malheureusement, continuent d'affliger notre région. Un tel principe vaut pour les trois dimensions de l'OSCE et leurs activités; je saisis donc cette occasion pour parler brièvement de certaines préoccupations spécifiques de ces dimensions.

En ce qui concerne la dimension de la sécurité, le Saint-Siège est convaincu qu'une plus grande participation des femmes est possible, en particulier dans la prévention et dans la résolution des conflits.

Je voudrais en outre souligner le rôle constructif et important que peuvent accomplir les religions, spécialement en ce qui concerne la prévention de la guerre, ainsi que la réconciliation, la réhabilitation et la reconstruction de sociétés post-conflit. Un bon exemple est le *Message des évêques polonais aux évêques allemands*, en date du 18 novembre 1965, qui a eu une grande importance pour l'histoire d'après-guerre de la Pologne et de l'Allemagne et qui a représenté une contribution importante de l'Eglise catholique à la réconciliation entre le peuple polonais et le peuple allemand. Un autre exemple, cette fois de nos jours, est la contribution importante apportée par l'Eglise catholique et par le Pape François personnellement pour favoriser le dialogue dans différents pays d'Afrique et d'Amérique latine, qui a déjà produit certains résultats prometteurs. Ce rôle s'est révélé très précieux. A cet égard, le Saint-Siège considère nécessaire de souligner sa préoccupation pour l'idée diffuse et fautive selon laquelle les religions ne sont qu'un facteur négatif dans la société. De fait, les religions peuvent être exploitées comme force positive innée, étant donné la contribution que les croyants s'efforcent d'apporter à leur communauté et à la société. Il est important que les Etats participants créent un climat de respect et d'estime pour toutes les

croyances et toutes les religions, permettant aux communautés religieuses et confessionnelles de s'engager dans un dialogue plein et fécond entre elles et avec les Etats.

En ce qui concerne la dimension économique et environnementale, le Saint-Siège désire attirer l'attention sur les paroles du Pape François, qui a souligné que «l'expérience montre que la violence, le conflit et le terrorisme se nourrissent de la peur, de la méfiance ainsi que du désespoir provenant de la pauvreté et de la frustration» (*Rencontre avec les autorités et le corps diplomatique*, Nairobi, Kenya, 25 novembre 2015). L'exclusion économique et sociale n'est pas seulement une négation de la dignité humaine qui mine la cohésion sociale, mais elle est aussi trop souvent la cause qui déclenche les conflits et la violence à l'intérieur des sociétés et même au-delà. Parmi les points faibles du système démocratique, la corruption est l'un des plus graves car elle trahit dans le même temps les principes moraux et les normes de la justice sociale (cf. *Compendium de la doctrine sociale de l'Eglise*, n. 411). Là où règne la corruption, ce sont les pauvres qui souffrent le plus de ces délits et qui sont réduits à être victimes de la «culture du déchet» diffuse et croissante d'aujourd'hui. Dans cette perspective, le Saint-Siège apprécie les efforts pour instaurer un consensus sur la décision du conseil ministériel en ce qui concerne le renforcement de la bonne gouvernance et de la promotion de la connectivité, qui serait un instrument très utile pour affronter les aspects plus vastes de l'exclusion économique et sociale.

Depuis la naissance de l'OSCE, le Saint-Siège a toujours insisté – et il continue de le faire – sur le respect des droits humains et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion, en tant que facteur fondamental pour la paix, la justice et le bien-être. Le Saint-Siège soutient le respect et la promotion des droits humains et des libertés fondamentales pour deux raisons: avant tout, les droits humains et les libertés fondamentales se fondent sur la dignité inhérente à la personne humaine, dignité que personne ne peut ôter, ignorer ou refuser de respecter; en second lieu, comme le Saint-Siège continue de le répéter, la sécurité, la protection et la paix ne sont pas le résultat d'une restriction des droits humains, mais plutôt la jouissance de ceux-ci de la part de tous.

A Hambourg

La 23^e réunion du conseil ministériel de l'OSCE (Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe) a eu lieu les 8 et 9 décembre 2016 à Hambourg, avec la participation de tous les ministres des affaires étrangères des 57 pays-membres et des 11 Etats-partenaires. Au centre des travaux figuraient les principaux thèmes économiques et politiques du panorama international, en premier lieu la lutte contre le terrorisme international et la guerre en Syrie, ainsi que la question du désarmement et les restrictions des droits humains dans de nombreuses régions du monde. Le Saint-Siège était représenté par S.Exc. Mgr Richard Gallagher, secrétaire pour les relations avec les Etats, qui a prononcé l'intervention que nous publions ici dans son intégralité.

risme et n'en connaissent que trop bien les horreurs et les conséquences. Il arrive en outre que beaucoup, y compris un grand nombre de la prochaine génération, se tournent vers l'avenir avec la peur dans le cœur. Le Pape François a synthétisé à maintes reprises la violence qui se diffuse dans le monde par l'expression «troisième guerre mondiale qui

server que dans certaines situations, même les missions spéciales de l'OSCE ne sont pas capables de maintenir les cessez-le-feu ou d'assurer la mise en œuvre des accords atteints à travers le consensus commun, comme dans le cas du conflit en Ukraine et aussi de ce que l'on appelle les «conflits congelés» dans d'autres régions. Mais même dans ces situa-

Rencontre avec les enfants de l'Action catholique italienne

Parler avec les grands-parents

Le Pape a recommandé aux enfants de parler souvent avec leurs grands-parents: «Les personnes âgées ont la sagesse de la vie», a-t-il expliqué aux jeunes de l'action catholique italienne, reçus en audience dans la matinée du lundi 19 décembre, dans la salle Clémentine.

Chers jeunes bonjour!

Noël approche et je suis heureux de vous rencontrer pour ce moment joyeux au cours duquel nous échangeons nos vœux. Je vous remercie de votre visite et je vous salue avec affection. Vous provenez de divers diocèses italiens, et vous représentez l'action catholique des jeunes; à travers vous, je désire faire parvenir mes salutations et mes vœux de Noël à toute la famille de l'action catholique italienne.

A Noël retentira l'annonce de l'ange aux bergers: «Soyez sans crainte, car voici que je vous annonce une grande joie, qui sera celle de tout le peuple: aujourd'hui vous est né un Sauveur, qui est le Christ Seigneur» (Lc 2, 10-11). La naissance de Jésus est annoncée comme «une grande joie» – et toi [il s'adresse à l'un des jeunes] te souvenais-tu de cela, une «grande joie»? – qui vient

de la découverte que Dieu nous aime et qu'à travers la naissance de Jésus, il s'est fait proche de nous pour nous sauver. Nous sommes aimés de Dieu. Comme c'est merveilleux! Quand nous sommes un peu tristes, quand il semble que tout va mal, quand un ami ou une amie nous déçoit – ou plutôt que nous nous décevons nous-mêmes! – pensons: «Dieu m'aime», «Dieu ne m'abandonne pas». Oui, chers jeunes, notre Père nous est toujours fidèle et ne cesse jamais de nous aimer, de suivre nos pas et même de courir après nous quand nous nous éloignons un peu. C'est pour cela que dans le cœur du chrétien, il y a toujours la joie. Toujours!

Et cette joie se multiplie quand on la partage! La joie accueillie comme un don demande à être témoignée dans toutes nos relations: en famille, à l'école, en paroisse, partout. En cela, vous les jeunes de l'action catholique, vous êtes aidés dans votre chemin de formation, qui a cette année comme slogan «CIRCONDATI DI GIOIA» [«Entourés de joie»]. Cette métaphore du cirque (ndt CIRCO,), qui est une expérience de fraternité, de joie et de vie «nomade», est évocatrice. L'image du cirque peut vous aider à sentir la communauté chrétienne



et le groupe dans lequel vous êtes insérés comme des réalités missionnaires, qui se déplacent de pays en pays, de route en route, en «entourant» de joie ceux que vous rencontrez tous les jours. En annonçant à tous l'amour et la tendresse de Jésus, vous devenez des apôtres de la joie de l'Évangile. Et la joie est contagieuse! N'est-ce pas que la joie est contagieuse? D'accord? [Les jeunes répondent: «Oui!»] Contaminer par la joie!

Je voudrais vous donner un devoir. Cette joie contagieuse doit être partagée avec tous, mais de façon spéciale – et c'est cela le devoir – avec les grands-parents. Pensez bien à cela: cette joie doit être partagée avec tous, mais de façon spéciale avec les grands-parents. Parlez souvent avec vos grands-parents; eux aussi ont cette joie contagieuse. Demandez-leur beaucoup de choses, écoutez-les, ils ont la mémoire de l'histoire, l'expérience de la vie et

pour vous, ce sera un grand cadeau qui vous aidera sur votre chemin. Eux aussi ont besoin de vous écouter, les grands-parents aussi ont besoin de vous, ils ont besoin de vous écouter, de comprendre vos aspirations, vos espoirs. Voilà le devoir: parler avec vos grands-parents, écouter vos grands-parents. Les personnes âgées ont la sagesse de la vie. Pour ne pas oublier, répétons le devoir: parler avec vos grands-parents, écouter vos grands-parents. Les garçons et les filles, tous! [Les jeunes répètent ensemble: «parler avec nos grands-parents, écouter nos grands-parents»] Mais comme vous semblez fatigués! Un peu plus fort! [ils répètent: «parler avec nos grands-parents, écouter nos grands-parents»]. Et puis l'année prochaine, je vous interrogerai sur cela, sur ce que vous avez fait...

Votre engagement pour la paix est lui aussi contagieux. Cette année aussi, vous avez voulu unir le mot «paix» au mot «solidarité», à travers une initiative en faveur des jeunes de votre âge d'un quartier défavorisé de Naples. C'est un beau geste, qui indique le style avec lequel vous voulez annoncer le visage de Dieu qui est amour. Que le Seigneur bénisse votre projet de bien!

Je vois que vos éducateurs, vos assistants et vos responsables nationaux de l'action catholique italienne vous accompagnent. Je les salue cordialement et je les remercie pour l'engagement avec lequel ils se consacrent à votre éducation chrétienne. Je souhaite à tous de tout cœur un joyeux et saint Noël. A tous. J'étends ces vœux à vos familles et à toute l'association présente dans tous les diocèses d'Italie. Que le Seigneur vous bénisse et que la Vierge Marie vous protège. S'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi.

Le devoir était de parler avec vos grands-parents et d'écouter vos grands-parents. D'accord? Mais je ne voudrais pas terminer cette rencontre sans évoquer la mémoire d'un grand-père, qui est parti, que le Seigneur a appelé: le père Mansueto [Mgr Mansueto Bianchi, assistant ecclésiastique général de l'action catholique italienne], que j'aimais beaucoup. Que, du ciel, il nous enseigne à parler aux grands-parents et à écouter les grands-parents. Il avait un beau nom: Mansueto, un homme doux, un homme bon, un bon grand-père... Qu'il nous enseigne! Et je vous invite à réciter un *Je vous salue, Marie* pour lui. [*Je vous salue, Marie*]

Après la bénédiction:

Le devoir? [Les jeunes répondent: «Parler avec nos grands-parents et écouter nos grands-parents»]. Et l'année prochaine, nous verrons...

Intervention à l'OSCE

SUITE DE LA PAGE 4

C'est pourquoi nous observons avec une profonde préoccupation que dans toute la zone de l'OSCE, à l'est comme à l'ouest de Vienne, de nombreuses personnes et communautés continuent de faire l'objet de menaces, d'actes d'hostilité ou de violence à cause de leur identité raciale, ethnique ou religieuse. Une autre question qui suscite une grande préoccupation est la présence constante de crimes et d'actes de haine dans la région de l'OSCE, une réalité préoccupante qui doit être combattue à partir de la mise en œuvre attentive et totale des engagements existants, en évitant toute sélection impropre ou approche hiérarchique. Le Saint-Siège est aussi pleinement conscient, et les condamne vivement, des nombreux actes d'intolérance et de discrimination qui ont lieu dans la région de l'OSCE, dus à d'autres motifs, comme par exemple l'inégalité et la discrimination subies par les femmes. Il est opportun de rappeler ici que le Saint-Siège a condamné de façon répétée et résolue la violence contre les personnes et toute marque de discrimination injuste.

Les engagements solennels ne sont pas suffisants, même s'ils constituent certainement un pas en avant nécessaire. Notre monde exige de tous les responsables de gouvernement une volonté qui soit effective, pratique et constante. Des pas concrets et des mesures immédiates sont nécessaires pour mettre fin aux conséquences délétères de

l'exclusion sociale et économique: la traite humaine, la vente d'organes et de tissus humains, l'exploitation sexuelle de jeunes garçons et filles, le travail d'esclave, y compris la prostitution, le commerce de drogues et d'armes, le terrorisme et le crime organisé international. La dimension de ces situations et leur coût en vies innocentes sont tels qu'ils nous imposent d'éviter toute tentative de tomber dans un nominalisme déclaratoire. Nous devons au contraire faire en sorte que nos institutions soient vraiment efficaces dans la lutte contre tous ces fléaux.

Enfin, je voudrais attirer l'attention de ce conseil ministériel sur l'exceptionnel flux migratoire de personnes qui fuient diverses zones limitrophes et à travers la région de l'OSCE, des personnes qui ont été généreusement accueillies par votre gouvernement, M. le ministre Steinmeier. Ces mouvements sont la conséquence d'inégalités sociales et économiques, de conflits violents, de catastrophes environnementales et naturelles, ainsi que de persécutions religieuses et ethniques.

Tout en comprenant la nécessité de réfléchir attentivement à la meilleure façon d'affronter les grands flux de migrants et de réfugiés, le Saint-Siège désire rappeler les appels répétés que le Pape François a adressés aux responsables mondiaux au nom d'un grand nombre de nos frères et sœurs contraints de fuir à la recherche d'une vie sûre, protégée et décente. Ces personnes ne doivent pas être traitées seulement comme une menace à la stabi-

lité et à la sécurité nationale, et donc abandonnées à l'exploitation de personnes sans scrupules, ou traitées comme de simples biens, sans que l'on se préoccupe vraiment de leurs droits et de leurs besoins.

En outre, il faut reconnaître et affirmer la contribution importante et positive que les migrants apportent aux pays d'accueil. Leur travail est une solution au problème démographique du vieillissement des populations qui accueillent. Ils contribuent en construisant des ponts entre les cultures et en promouvant le bien-être, et le développement de leurs pays d'origine. Leur apport positif apparaît évident surtout quand ils sont vraiment intégrés dans la nouvelle société qui les accueille et que toutes les parties parviennent à prendre conscience que l'on peut construire ensemble un avenir meilleur. Pour cette raison, le dialogue et l'acceptation réciproque constituent des éléments indispensables en vue d'une intégration réussie. A travers l'adoption d'une approche basée sur les droits humains, les migrants deviennent des agents du développement culturel et économique.

Pour conclure, je désire renouveler ma gratitude à la présidence allemande pour son travail et pour les efforts qu'elle a accomplis en cette année, et souhaiter le succès à la présidence autrichienne entrante, en l'assurant de la coopération et du soutien du Saint-Siège.

Merci, Monsieur le président.

Te Deum du 31 décembre

Regarder la crèche

Un appel à la responsabilité et à l'engagement de tous, pour que les jeunes puissent trouver du travail dans leurs terres d'origine et ne soient pas obligés de partir. C'est l'invitation et, dans le même temps, le cri d'alarme du Pape François exprimé au cours du traditionnel chant du Te Deum de fin d'année, qui s'est déroulé dans l'après-midi du 31 décembre, dans la basilique Saint-Pierre. Lors de la récitation des premières vêpres de la solennité de la Très Sainte Mère de Dieu, après le Notre Père, le Très Saint Sacrement a été exposé dans l'ostensoir placé sur l'autel de la Confession. Le Pape s'est arrêté pendant quelques minutes en adoration et, après le traditionnel Te Deum, il a donné la bénédiction eucharistique.

«Lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et soumis à la loi de Moïse, afin de racheter ceux qui étaient soumis à la Loi et pour que nous soyons adoptés comme fils» (Ga 4, 4-5).

Ces paroles de saint Paul résonnent avec force. De manière brève et concise, elles nous introduisent dans le projet que Dieu a pour nous : que nous vivions comme fils. Toute l'histoire du salut trouve ici un écho: celui qui n'était pas sujet de la loi décida, par amour, de perdre tout type de privilège (*privus legis*) et d'entrer par le lieu le moins attendu pour nous libérer nous qui, oui, étions sous la loi. Et la nouveauté est qu'il décida de le faire dans la petitesse et dans la fragilité d'un nouveau-né; il décida de s'approcher personnellement et, dans sa chair d'embrasser notre chair, dans sa faiblesse d'embrasser notre faiblesse, dans sa petitesse de couvrir la nôtre. Dans le Christ, Dieu ne s'est pas déguisé en homme, il s'est fait homme et a partagé en tout notre condition. Loin d'être enfermé dans un état d'idée ou d'essence abstraite, il a voulu être proche de tous ceux qui se sentent perdus, mortifiés, blessés, découragés, affligés et intimidés. Proche de tous ceux qui dans leur chair portent le poids de l'éloignement et de la solitude, afin que le péché, la honte, les blessures, le découragement, l'exclusion n'aient pas le dernier mot dans la vie de ses enfants.

La crèche nous invite à faire nôtre cette logique divine. Une logique qui n'est pas centrée sur le privilège, sur les concessions, sur les favoritismes; il s'agit de la logique de la rencontre, du voisinage et de la proximité. La crèche nous invite à abandonner la logique des exceptions pour les uns et des exclusions pour les autres. Dieu vient lui-même rompre la chaîne du privilège qui produit toujours l'exclusion, pour inaugurer la carresse de la compassion qui produit l'inclusion, qui fait respiculer en toute personne la dignité pour laquelle elle a été créée. Un enfant dans les langues nous montre la puissance de Dieu qui interpelle comme don, comme offrande, comme ferme et opportunité pour créer une culture de la rencontre.

Nous ne pouvons pas nous permettre d'être naïfs. Nous savons que de différentes parts nous sommes tentés de vivre dans cette logique du privilège qui nous sépare-en séparant, qui nous exclue-en excluant, qui nous enferme-en enfermant les rêves et la vie de tant de nos frères.

Aujourd'hui, devant l'Enfant Jésus, nous voulons admettre d'avoir besoin que le Seigneur nous éclaire, parce que souvent nous semblons myopes ou nous demeurons prisonniers de l'attitude intégrationniste bien marquée de ce-

tement marginalisés de la vie publique, les obligeant à émigrer ou à mendier des occupations qui n'existent pas ou qui ne leur permettent pas de se projeter dans un lendemain. Nous avons privilégié la spéculation au lieu de travaux dignes et honorés qui leur permettent d'être des protagonistes actifs dans la vie de notre société. Nous attendons d'eux et exigeons qu'ils soient fermement d'avenir, mais nous les discriminons et les «condamnons» à frapper à des portes qui de plus demeurent fermées.

Nous sommes invités à ne pas être comme l'aubergiste de Bethléem qui devant le jeune couple disait: ici il n'y a pas de place. Il n'y avait pas de place pour la vie, il n'y avait pas de place pour l'avenir. Il nous est demandé de prendre chacun notre engagement, même s'il semble peu de chose, d'aider nos jeunes à retrouver, ici sur leur terre, dans leur patrie, des horizons concrets d'un avenir à construire. Ne nous privons pas de la force de leurs mains, de leurs esprits, de leurs capacités de prophétiser les rêves de leurs anciens (cf. J1 3, 1). Si nous voulons viser un avenir qui soit digne d'eux, nous ne pourrions l'atteindre qu'en pariant sur une vraie inclusion: celle qui donne le travail digne, libre, créatif, participatif et solidaire (cf. *Discours à l'occasion de la remise du Prix Charlemagne*, 6 mai 2016).

Regarder la crèche nous provoque à aider nos jeunes pour qu'ils ne se laissent pas décevoir devant nos immaturités, et les stimuler afin qu'ils soient capables de rêver et de lutter pour leurs rêves. Capables de grandir et de devenir pères et mères de notre peuple.

Devant l'année qui finit, comme cela fait du bien de contempler l'Enfant-Dieu! C'est une invitation à revenir aux sources et aux racines de notre foi. En Jésus la foi se fait espérance, elle devient ferme et bénédiction: «Il nous permet de relever la tête et de recommencer, avec une tendresse qui ne nous déçoit jamais et qui peut toujours nous rendre la joie» (Exhort. apost. *Evangelii gaudium*, n. 3).



Dieu! C'est une invitation à revenir aux sources et aux racines de notre foi. En Jésus la foi se fait espérance, elle devient ferme et bénédiction: «Il nous permet de relever la tête et de recommencer, avec une tendresse qui ne nous déçoit jamais et qui peut toujours nous rendre la joie» (Exhort. apost. *Evangelii gaudium*, n. 3).

Angelus à l'issue de la solennité de la Très Sainte Mère de Dieu

La paix se construit en disant non à la haine

chers les mains vides» (Lc 1, 51-53). A présent, silencieuse et attentive, elle cherche à comprendre ce que Dieu veut d'elle jour après jour.

La visite des bergers lui offre l'occasion de saisir quelques éléments de la volonté de Dieu qui se manifeste dans la présence de ces personnes humbles et pauvres. L'évangéliste Luc nous raconte la visite des bergers à la grotte avec une succession pressante de verbes qui expriment le mouvement. Il dit ainsi: *ils s'y rendent en hâte, ils trouvent l'enfant avec Marie et Joseph, ils le voient, ils racontent ce qui leur a été dit de lui, et enfin ils glorifient Dieu* (cf. Lc 2, 16-20). Marie suit attentivement ce passage, ce que disent les bergers, ce qui leur est arrivé, parce qu'elle aperçoit déjà en cela le mouvement de salut qui jaillira de l'œuvre de Jésus, et elle s'adapte, prête à chaque demande du Seigneur. Dieu demande à Marie non seulement d'être la mère de son Fils unique, mais aussi de coopérer avec le Fils et pour le Fils au plan du salut, afin qu'en elle, humble servante, s'accablent les grandes œuvres de la miséricorde divine.

Et voici que, tandis que comme les

Au cours de la Messe en la solennité de la Très Sainte Vierge Marie, le Pape François a demandé à toutes les personnes présentes dans la basilique vaticane de se lever et d'acclamer à trois reprises la Sainte Mère de Dieu. Précisément comme cela eut lieu lors du Concile d'Ephèse en l'année 431. Ce geste a caractérisé la célébration présidée par le Pape dans la matinée du premier jour de 2017 qui, depuis 50 ans, coïncide avec la journée mondiale de la paix. Le thème de cette année était: «La non violence: style d'une politique pour la paix».

«Marie, cependant, retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur» (Lc 2,19). C'est ainsi que Luc décrit l'attitude avec laquelle Marie accueillit tout ce qu'ils vivaient en ces jours. Loin de vouloir comprendre ou dominer la situation, Marie est la femme qui sait conserver, c'est-à-dire protéger, garder dans son cœur le passage de Dieu dans la vie de son Peuple. De son sein, elle a appris à écouter le battement du cœur de son Fils, et cela lui a appris, pour toute sa vie, à découvrir la palpitation de Dieu dans l'histoire. Elle a appris à être mère et, dans cet apprentissage, elle a donné à Jésus la belle expérience de se savoir Fils. En Marie, non seulement le Verbe éternel s'est fait chair, mais il a appris à reconnaître la tendresse maternelle de Dieu. Avec Marie, l'Enfant-Dieu a appris à écouter les aspirations, les angoisses, les joies et les espérances du peuple de la promesse. Avec elle il s'est découvert lui-même Fils du saint Peuple fidèle de Dieu.

Marie apparaît dans les Évangiles comme une femme qui parle peu, qui ne fait pas de grands discours ni ne se met en avant, mais qui, avec un regard attentif, sait garder la vie et la mission de son Fils, et donc de tout ce qu'il aime. Elle a su garder les aurores de la première communauté chrétienne, et elle a ainsi appris à être mère d'une multitude. Elle s'est approchée des situa-

Messe du 1^{er} janvier

Comme à Ephèse

tions les plus diverses pour semer l'espérance. Elle a accompagné les croix portés dans le silence du cœur de ses enfants. Beaucoup de dévotions, beaucoup de sanctuaires et de chapelles dans les lieux les plus reculés, beaucoup d'images répandues dans les maisons nous rappellent cette grande vérité. Marie nous a donné la chaleur maternelle, celle qui nous enveloppe dans les difficultés; la chaleur maternelle qui permet que rien ni personne n'éteigne au sein de l'Eglise la révolution de la tendresse inaugurée par son Fils. Là où se trouve une mère, se trouve la tendresse. Et Marie nous montre avec sa maternité que l'humilité et la tendresse ne sont pas les vertus des faibles mais des forts, elle nous enseigne qu'il n'y a pas besoin de maltraiter les autres pour se sentir important (cf. Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 288). Et, depuis toujours, le saint Peuple fidèle de Dieu l'a reconnue et saluée comme la Sainte Mère de Dieu.

Célébrer la maternité de Marie comme Mère de Dieu et notre mère au début d'une année nouvelle signifie rappeler une certitude qui accompagnera nos journées: nous sommes un peuple qui a une Mère, nous ne sommes pas des orphelins.

Les mères sont l'antidote le plus fort contre nos tendances individualistes et

égoïstes, contre nos fermetures et nos apathies. Une société sans mères serait non seulement une société froide, mais aussi une société qui a perdu le cœur, qui a perdu la «saveur de familles». Une société sans mères serait une société sans pitié, qui a laissé la place seulement au calcul et à la spéculation. Parce que les mères, même aux pires moments, savent donner le témoignage de la tendresse, du don de soi sans condition, de la force de l'espérance. J'ai beaucoup appris de ces mères qui, ayant les enfants en prison ou prostrés sur un lit d'hôpital, ou soumis à l'esclavage de la drogue, qu'il fasse froid ou chaud, qu'il pleuve ou dans la sécheresse, ne se rendent pas et continuent à lutter pour leur donner le meilleur. Sur ces mères qui, dans les camps de réfugiés, ou même en pleine guerre, réussissent à embrasser et à soutenir sans faiblir la souffrance de leurs enfants. Mères qui donnent littéralement leur vie pour qu'aucun de leurs enfants ne se perde. Là où se trouve la mère, se trouvent unité, appartenance, appartenance en fils.

Commencer l'année en faisant mémoire de la bonté de Dieu sur le visage maternel de Marie, sur le visage maternel de l'Eglise, sur le visage de nos mères, nous protège de la maladie corrosive qui consiste à être «orphelin spirituel», cette réalité que vit l'âme quand elle se sent sans mère et que la tendresse de Dieu lui manque. Cette condition d'orphelin que nous vivons quand s'éteint en nous le sens de l'appartenance à une famille, à un peuple; à une terre, à notre Dieu. Cette condition d'orphelin, qui trouve de la place dans le cœur narcissique qui ne sait regarder que lui-même et ses propres intérêts, et qui grandit quand nous oublions que la vie a été un don – dont nous sommes débiteur des autres –, vie que nous sommes invités à partager dans cette maison commune.

Cette condition d'orphelin autorefentielle est ce qui porta Caïn à dire: «Est-ce que je suis, moi, le gardien de mon frère?» (Gn 4,9), comme à déclarer: il ne m'appartient pas, je ne le reconnais pas. Une telle attitude d'orphelin spirituel est un cancer qui use et dégrade l'âme silencieusement. Et ainsi, nous nous dégradons peu à peu, à partir du moment où personne ne nous appartient et que nous n'appartenons à personne; je dégrade la terre, parce qu'elle ne m'appartient pas, je dégrade les autres parce qu'ils ne m'appartiennent pas, je dégrade Dieu parce que je ne lui appartains pas, et finalement nous nous dégradons nous-mêmes parce que nous oublions qui nous sommes, quel «nom» divin nous portons. La perte des liens qui nous unissent, typique de notre culture fragmentée et divisée, fait que ce sens d'être orphelin spirituel, et même le sens de grand vide et de solitude. Le manque de contact physique (et non virtuel) causerait peu à peu nos cœurs (cf. Lett. enc. *Laudato si'*, n. 49) leur faisant perdre la capacité de la tendresse et de l'étonnement, de la pitié et de la compassion. Etre orphelin spirituel nous fait perdre la mémoire de

ce que signifie être fils, être petits-fils, être parents, être grands-parents, être amis, être croyants; nous fait perdre la mémoire de la valeur du jeu, du chant, du rire, du repos, de la gratuité.

Célébrer la fête de la Sainte Mère de Dieu nous fait surgir de nouveau sur le visage le sourire de se sentir être un peuple, de sentir que nous nous appartenons; de savoir que seulement dans une communauté, une famille, les personnes peuvent trouver le «climat», la «chaleur» qui permettent d'apprendre à grandir humainement et non pas comme de simples objets invités «à consommer et à être consommés». Célébrer la fête de la Sainte Mère de Dieu nous rappelle que nous ne sommes pas des marchandises d'échange ou des terminaux récepteurs d'informations. Nous sommes des fils, nous sommes une famille, nous sommes Peuple de Dieu.

Célébrer la Sainte Mère de Dieu nous pousse à créer et à préserver des espaces communs qui nous donnent un sens d'appartenance, d'engagement, de nous sentir à la maison dans nos villes, dans des communautés qui nous unissent et nous soutiennent (cf. *ibid.*, n. 15).

Jésus Christ, au moment du don le plus grand de sa vie, sur la croix, n'a rien voulu garder pour lui, et en remettant sa vie il nous a remis aussi sa Mère. Il dit à Marie: voici ton fils, voici tes fils. Et nous voulons l'acueillir dans nos maisons, dans nos familles, dans nos communautés, dans nos villages. Nous voulons croiser son regard maternel. Ce regard qui nous épêche d'être orphelins; ce regard qui nous rappelle que nous sommes frères: que je t'appartiens, que tu m'appartiens, que nous sommes de la même chair. Ce regard qui nous enseigne que nous devons apprendre à prendre soin de la vie de la même manière et avec la même tendresse que lui en a pris soin: en semant l'espérance, en semant l'appartenance, en semant la fraternité.

Célébrer la Sainte Mère de Dieu nous rappelle que nous avons une Mère; nous ne sommes pas orphelins, nous avons une mère. Professions ensemble cette vérité! Et je vous invite à l'acclamer debout [tout le monde se lève] trois fois, comme le font les fidèles d'Ephèse: Sainte Mère de Dieu, Sainte Mère de Dieu, Sainte Mère de Dieu.



Messes à Sainte-Marthe



Jeudi
1^{er} décembre

Sur les traces de Charles de Foucauld

C'est le témoignage concret du bienheureux Charles de Foucauld que le Pape François a indiqué pour inviter les chrétiens à «marcher sur les traces de la pauvreté, la contemplation et le service aux pauvres». Le Pape a voulu rappeler le religieux français, à l'occasion du centenaire de son assassinat. Charles de Foucauld a été «un homme qui a vaincu de nombreuses résistances et apporté un témoignage qui a fait du bien à l'Église». C'est pourquoi «nous demandons qu'il nous bénisse du ciel et qu'il nous aide», en dévoilant ainsi la voie plus que jamais actuelle pour la diffusion de l'Évangile. Ce sont précisément les «résistances» que Charles de Foucauld a su surmonter qui ont été le fil conducteur de la réflexion proposée par le Pape à partir également du passage évangélique de Matthieu (7; 21, 24-27) proposé par la liturgie. Le Pape a indiqué en particulier «trois types de résistances cachées», les plus «dangereuses»: celle des «paroles vides», des «paroles justificatrices» et des «paroles accusatrices». «En cette première semaine de l'Avent, nous demandons toujours au Seigneur de nous purifier, de nous préparer à la rencontre avec Lui». Mais «il y a une grâce que nous demandons qui m'a fait réfléchir: "Que ta grâce vaine les résistances du péché". En effet, «dans la vie chrétienne il y a toujours des difficultés et des résistances pour aller de l'avant: il y a des résistances ouvertes, qui naissent de la bonne volonté». En revanche, les résistances cachées sont «plus dangereuses: celles qui sont dessous, qui ne se font pas voir». Mais «nous les avons tous». Oui, «chacun de nous a son style de résistance cachée à la grâce: nous devons le chercher, le trouver et le placer devant le Seigneur, afin qu'il nous purifie». «Ces résistances cachées, que nous avons tous» ont une «nature» bien reconnaissable dans la mesure où «elles viennent toujours pour arrêter un processus de conversion». Et c'est précisément une «fermeture, pas une lutte contre». Quand il y a ces résistances, c'est le diable qui les sème, afin que le Seigneur n'aille pas de l'avant». «Mais quelles sont ces résistances cachées?» a demandé le Pape, qui en a aussitôt suggéré certaines. A commencer par les «résistances des paroles vides, ces paroles» auxquelles le Seigneur fait référence dans l'Évangile: «Ce n'est pas en disant "Seigneur, Seigneur" que l'on entrera dans le royaume des cieux». A ce propos, le Pape a reproposé également «la parabole des deux fils, que le Père envoie dans la vigne. Le second fils «oppose une résistance passive», qui consiste précisément à «dire oui, toujours oui, de façon très diplomatique», quand au contraire «c'est non, non, non». En somme, «tant de paroles – "oui, oui, oui, nous changerons tout, oui" – pour ne rien changer». C'est exactement le style du «gattopardismo» spirituel», propre à ceux qui disent «toujours oui» quand au contraire «c'est

toujours non». Et cela «est la résistance des paroles vides». Mais il y a une autre résistance, celle des paroles justificatrices, mais qui ne nous justifient pas». C'est le cas d'une personne qui «se justifie continuellement – "non, cela je l'ai fait pour ceci ou cela" – mais quand il y a beaucoup de justifications, il n'y a pas la bonne odeur de Dieu, il y a la mauvaise odeur du diable». En réalité, «le chrétien n'a pas besoin de se justifier: il a été justifié par la parole de Dieu, l'unique qui nous justifie». Et encore, «il y a une troisième résistance des paroles: les paroles accusatrices». C'est le propre de ceux qui «accusent les autres pour ne pas se regarder eux-mêmes». Le Pape a proposé l'exemple du pharisien dans le temple qui dit: «Je te rends grâce, Seigneur, parce que je ne suis pas comme les autres ni comme celui-là, je suis juste devant Toi». Telle est l'attitude de ceux qui «accusent les autres, accusent ce pauvre publicain». Mais ce faisant, on «résiste à la grâce» et, se considérant juste, on ne sent pas le besoin de changer, de conversion». «Mais il n'y a pas seulement les grandes résistances historiques». Il y en a «dans notre cœur, tous les jours». C'est «la résistance à la grâce, et cela est un bon signe, parce que cela indique que le Seigneur est à l'œuvre en nous». Et «nous devons faire tomber les résistances, pour que la grâce aille de l'avant». En effet, «la résistance essaie toujours de changer le réel en formel, de se cacher dans le formel et avec les formalités des paroles vides, des paroles justificatrices, des paroles accusatrices et tant d'autres, il essaie de rester là où il est et de ne pas se laisser conduire par le Seigneur». Parce que «cela n'est pas toujours facile, il y a toujours une croix: là où il y a le Seigneur, il y aura une croix, petite ou grande». C'est «la résistance à la croix, la résistance au Seigneur qui nous conduit à la rédemption». Certes, l'attitude juste est de «le dire clairement au Seigneur: "Regarde, Seigneur, j'essaie de couvrir cela, de faire cela pour ne pas laisser entrer ta parole"». Et «dire cette parole si belle "Seigneur, avec une grande force, viens à mon secours: que ta grâce vaine les résistances du péché"».



Charles de Foucauld



Lundi
5 décembre

L'intuition de Madeleine

Avec son intuition, Madeleine a compris que Jésus voulait «la recréer», pas seulement couvrir ses péchés par une opération de maquillage: et c'est précisément elle, qui avait eu le courage de nommer par «leur nom et leur prénom» ses péchés, qui a été indiquée par le Pape François comme exemple pour se laisser vraiment renouveler par le Seigneur le plus profondément possible. La première lecture, tirée du livre d'Isaïe (35, 1-10), «nous parle de renouveau: que la steppe exulte et fleurisse car la gloire lui sera donnée». Ce sont des mots qui racontent un changement en mieux: c'est pourquoi le peuple attendait le Messie, attendait ce que le prophète Isaïe avait annoncé». Et en effet, «Jésus est venu et Jésus guérissait et Jésus enseignait et Jésus faisait voir aux personnes une route pour changer et c'est pour cette raison que les personnes le suivaient». Mais «elles ne le suivaient pas parce qu'il était à la mode: elles le suivaient parce que le message de Jésus touchait leur cœur». Toutefois, «ce que faisait Jésus n'était pas seulement un changement allant du laid au beau, du mauvais au bon: Jésus a accompli une transformation». En effet, «la question n'est pas de faire quelque chose de beau, ce n'est pas un problème de maquillage». En réalité, le Seigneur «a tout changé en elle, il a changé par une re-création: Dieu avait créé le monde; l'homme est tombé dans le péché; Jésus vient recréer le monde». Voilà «le message de l'Évangile que l'on voit clairement: tout d'abord, guérir cet homme, Jésus pardonne ses péchés». Ainsi, le Seigneur «va là, à la re-création, il re-crée cet homme de pécheur en homme juste: il le re-crée comme un homme juste». En substance, il le fait nouveau, il le renouvelle et cela scandalise». Jésus «scandalisait» parce qu'il «est capable de faire de nous – nous, pécheurs – des personnes nouvelles». C'est précisément de cela que Madeleine eut l'intuition, quand elle alla à lui, pleura et lui lava les pieds avec ses larmes, les essuya avec ses cheveux». Elle «eut l'intuition de trouver là le guérisseur de sa plaie: c'était une femme saine, elle était en bonne santé, mais elle avait une plaie intérieure, c'était une pécheresse». Mais «pour cela il faut beaucoup de foi». «Pour la guérison de l'âme, pour la guérison existentielle, la re-création qui conduit à Jésus, il faut une grande foi et ce n'est pas facile». «Être transformés: telle est la grâce du salut qu'apporte Jésus». «Isaïe prophétise: "Fortifiez les mains affaiblies, affermissiez les genoux qui chancellent. Dites aux cœurs défaillants: "Soyez forts, n'ayez pas peur; voici votre Dieu"». Voilà pourquoi «courage» est le

mot de Dieu: «Courage, laissez-vous re-crée». Donc, «il ne faut pas seulement guérir, mais re-crée: recréer le cœur: nous sommes tous pécheurs, mais regarde la racine de ton péché et que le Seigneur aille là-bas et la re-crée; et cette racine amère fleurira, fleurira à travers les œuvres de justice; et tu seras un homme nouveau, une femme nouvelle». François a donc mis en garde contre la tentation de ne pas se laisser recréer par le Seigneur, en se limitant à reconnaître que «oui, oui, j'ai des péchés», mais «je vais me confesser, deux petits mots et je continue ainsi». En somme, «uniquement deux coups de pinceau et nous croyons qu'avec cela l'histoire est finie». Et bien non, il s'agit de reconnaître «mes péchés, avec leur nom et leur prénom: j'ai fait cela, cela, cela et j'ai honte dans mon cœur». Ainsi, «j'ouvre mon cœur: "Seigneur, l'unique que j'ai, re-crée-moi, re-crée-moi!". Ce n'est que de cette manière «que nous aurons le courage d'aller avec une foi véritable vers Noël». Sans jamais chercher «à cacher la gravité de nos péchés». «Aujourd'hui, le Seigneur nous demande: "Courage, donne-moi tes péchés et je ferai de toi un homme nouveau et une femme nouvelle"». Que «le Seigneur nous donne la foi pour croire en tout cela».



Mardi
6 décembre

Judas et la brebis égarée

La «bonne nouvelle de Noël» est que «le Seigneur vient avec sa puissance», mais surtout que cette puissance «sont ses caresses», sa «tendresse». Une tendresse qui, comme le bon pasteur avec les brebis, est pour chacun de nous: Dieu n'oublie jamais aucun de nous, pas même si nous nous étions tragiquement «égares» comme cela est arrivé à Judas qui, perdu dans son «obscurité intérieure», est d'une certaine façon le prototype, l'«icône» de la brebis égarée de la parabole évangélique. Le Pape François est entré dans le cœur de cette «bonne nouvelle» face à laquelle, lit-on dans la liturgie du jour, nous sommes appelés à une «sincère exultation». Et «devant Noël, nous demandons cette grâce de recevoir cette bonne nouvelle avec une sincère exultation et de nous réjouir», mais également «de laisser le Seigneur nous consoler». Parce que «le Seigneur vient et quand le Seigneur vient, il touche l'âme avec ces sentiments». En effet, «il vient comme un juge, mais comme un juge qui caresse, un juge qui est plein de tendresse» et qui «fait tout pour nous sauver». Le Pape a pris comme référence l'Évangile du jour, dans lequel Matthieu (18, 12-14) parle du bon pasteur. Le pasteur «connaissait bien» cette brebis égarée, elle ne s'était pas perdue, «elle connaissait bien le chemin»: elle s'était perdue «parce qu'elle avait le cœur égaré, elle avait le cœur malade. Elle était aveuglée par quelque chose d'intérieur et, mue par cette dissociation intérieure, elle fuit l'obscurité pour se «défouler». Le Sei-

gneur connaît ces choses et va la chercher. Le Pape François a alors introduit un autre élément dans sa méditation: «Pour moi, la figure qui me fait comprendre le plus l'attitude du Seigneur avec la brebis égarée est l'attitude du Seigneur avec Judas. La brebis égarée la plus parfaite dans l'Évangile est Judas». C'est «un homme qui avait toujours, toujours quelque chose d'amer dans le cœur, quelque critique à faire sur les autres, toujours détaché». Judas «s'enfuyait parce que c'était un voleur», d'autres sont «luxurieux» et eux aussi «s'enfuient parce qu'il y a cette obscurité dans le cœur qui les détache du troupeau». Nous sommes face à «cette double vie» qui est celle «de tant de chrétiens» et de «prêtres» et d'«évêques». Du reste, «Judas était évêque, l'un des premiers évêques...». Il s'agit d'une réalité à laquelle les chrétiens d'aujourd'hui ne sont pas étrangers. C'est pourquoi «nous aussi nous devons comprendre les brebis égarées». En effet, «nous aussi nous avons toujours quelque chose, une petite chose ou pas si petite, des brebis égarées». Nous devons donc comprendre que «ce n'est pas une erreur qu'à commise la brebis égarée: c'est une maladie, c'est une maladie que Judas avait dans le cœur» et dont le diable profite. Jésus, «le pasteur, va le chercher: "Fais ce que tu dois faire, mon ami" et t'embrasse». Mais Judas «ne comprend pas», n'acceptant pas les caresses du Seigneur. Mais la réflexion du Pape a atteint un autre degré de profondeur. Le Seigneur est bon, même pour ces brebis, et il ne cesse d'aller les chercher. Le Pape a souligné un mot que nous retrouvons dans la Bible, «un mot qui dit que Judas s'est pendu, pendu et "repenti"». Voilà alors «l'annonce» dont on parlait au début de l'homélie, «la bonne nouvelle que nous apporte Noël et qui nous demande cette sincère exultation qui change le cœur, qui nous conduit à nous laisser reconforter par le Seigneur. La «bonne nouvelle», la «sincère exultation», la «consolation», qui «nous réjouissent dans le Seigneur» jaillissent du fait que «le Seigneur vient avec sa puissance. Les caresses du Seigneur!». Qui ne connaît pas les caresses du Seigneur ne connaît pas la doctrine chrétienne. Qui ne se laisse passer par le Seigneur est perdu».



Vendredi
9 décembre

Des prêtres authentiques

Le Pape François a remis idéalement aux séminaristes de Rome les icônes de saint Polycarpe, de saint François-Xavier et de saint Paul sur le point d'être décapité, en leur recommandant de vivre le sacerdoce comme d'authentiques médiateurs entre Dieu et le Peuple, joyeux également sur la croix, et non comme des fonctionnaires intermédiaires, rigides et mondains, attentifs uniquement à leurs propres intérêts et pour cela insatisfaits. Tel est le profil authentique du prêtre tracé par le Pape, qui a observé que dans le passage de l'évangile de Matthieu (11, 16-19) proposé par la liturgie, «il y a beau-

coup de chrétiens insatisfaits qui ne réussissent pas à comprendre ce que le Seigneur nous a enseignés: ils ne réussissent pas à comprendre le noyau propre à la révélation de l'Évangile». S'adressant directement à la communauté du grand séminaire pontifical romain, «aux séminaristes et aux formateurs», François a posé la question de savoir si «il y a également des prêtres insatisfaits». «Parce que leur cœur est loin de la logique de Jésus». Mais «quelle est la logique de Jésus qui donne pleine satisfaction à un prêtre?»: c'est «la logique du médiateur». Jésus est «le médiateur entre Dieu et nous; et nous devons prendre ce chemin de médiateurs et non pas l'autre figure qui lui ressemble tant mais qui n'est pas la même: celle d'intermédiaires». Parce qu'il y a «une différence entre un médiateur et un intermédiaire». En effet, «l'intermédiaire fait son travail et reçoit son salaire». «Le médiateur, en revanche se perd lui-même pour unir les parties, donne sa vie, soi-même, le prix est celui-ci: sa vie, il paie de sa vie, de sa fatigue, de son travail, tant de choses». Et «le curé» donne sa vie précisément pour «unir le troupeau, pour unir les gens, pour les conduire à Dieu». Parce que «la logique de Jésus comme médiateur est la logique de s'annulant soi-même». Cela est donc «la logique: se vider, s'annuler». «Le prêtre est un médiateur très proche de son peuple, très proche». L'intermédiaire, en revanche, «est celui qui est un fonctionnaire: il fait son métier, il fait les choses plus ou moins bien, puis il finit son travail et en prend un autre». L'intermédiaire ne sait pas ce que signifie se salir les mains; le médiateur vit en se salissant les mains parce qu'il est au milieu, là, dans la réalité, comme Jésus: sali par nos péchés». «Pour se rendre importants, les prêtres intermédiaires empruntent le chemin de la rigidité: tant de fois, détachés des gens, ils ne savent pas ce qu'est la douleur humaine; ils perdent ce qu'ils avaient appris chez eux». En perdant ces choses, ils sont rigides, ces rigides qui déchargent sur les fidèles tant de choses qu'ils ne portent pas, comme le disait Jésus aux intermédiaires de son époque». En somme, «la rigidité» signifie «le fouet à la main avec le peuple de Dieu: "cela peut se faire, cela ne peut pas se faire"». Et «tant de gens qui s'approchent en cherchant un peu de réconfort, un peu de compréhension, sont éloignés par cette rigidité» Et «avec la rigidité» il y a aussi la mondanité». Ainsi, «un prêtre mondain, rigide, est un prêtre insatisfait parce qu'il a pris le mauvais chemin». «Dans l'examen de conscience considérez cela: aujourd'hui, est-ce que je suis fonctionnaire ou médiateur? Est-ce que je me suis protégé moi-même, j'ai cherché moi-même, mon confort, mon ordre ou ai-je fait en sorte que la journée soit au service des autres?». L'attitude juste est celle de garder toujours «la porte ouverte» et de sourire: «même au milieu de tant de difficultés, le médiateur sourit, il est tendre, le médiateur a de la tendresse, il sait caresser un enfant». En revanche, «l'intermédiaire est triste, toujours avec ce visage triste». Au contraire, «le médiateur est ouvert: le sourire, l'accueil, la compréhension, les caresses et au milieu des difficultés, il a la joie». Dans cette



perspective, le Pape a voulu indiquer, en les empruntant «à l'histoire de l'Église, trois icônes qui nous aideront: trois icônes de prêtres médiateurs et non pas intermédiaires». La première icône est celle du «grand Polycarpe, la version néotestamentaire d'Élazar: âgé, digne, maître de lui-même, ne négociant pas sa vocation et allant courageusement au bûcher et quand le feu l'entoure, les fidèles qui étaient là ont senti l'odeur du pain». Et «ainsi finit un médiateur: comme un morceau de pain pour ses fidèles». Et si dans la première icône est représenté «un vieillard», dans la deuxième voici «un jeune: saint François-Xavier» qui «meurt sur la plage de San-cian, en regardant la Chine, à l'âge de quarante-six ans». Mais l'attitude de saint François-Xavier est de dire: «Que ta volonté soit faite, Seigneur». Il «sait uniquement lui dire: "J'ai confessé ton nom jusqu'à la fin"». Comme troisième icône, «très belle aussi et qui fait pleurer», le Pape a indiqué celle du «vieillard Paul aux Trois Fontaines: ce matin-là, tôt, les soldats sont allés le prendre et lui marchait courbé, comme s'il avait un poids sur les épaules». Paul «savait très bien que ce qui lui arrivait était dû à la trahison de certaines personnes au sein de la communauté chrétienne: mais lui a tant lutté dans sa vie qu'il s'offre au Seigneur comme un sacrifice». Et «il finit ainsi». Le Pape a confié éprouver «tant de tendresse» en «regardant Paul de derrière, qui marche jusqu'au moment de sa décapitation». Ce sont «trois icônes qui peuvent nous aider» à penser à «la façon dont je veux finir ma vie de prêtre: comme fonctionnaire, comme intermédiaire ou comme médiateur, c'est-à-dire en croix».



Mardi
13 décembre

Un peuple rejeté

Le cléralisme dans l'Église est un grave mal qui a des racines anciennes et qui a toujours pour victime «le peuple pauvre et humble»: ce n'est pas un hasard si le Seigneur répète aujourd'hui aussi aux «intellectuels de la religion» que les pécheurs et les prostitués les précéderont au royaume des cieux. C'est un véritable examen de conscience qui a

été proposé par le Pape qui, rappelant le passage évangélique de Matthieu (21, 28-32) proposé par la liturgie, a souligné que «Jésus s'adresse aux chefs des prêtres et aux anciens du peuple, c'est-à-dire à ceux qui avaient l'autorité, l'autorité juridique, l'autorité morale, l'autorité religieuse: tous». Ils «étaient les prêtres, les chefs». Ces personnes «étaient arrivées à cet état d'abus, et même de tyrannie sur le peuple, en instrumentalisant la loi». Mais «c'était une loi sans mémoire: ils avaient oublié le premier commandement que Dieu a donné à notre père Abraham: marche en ma présence et sois irrépréhensible». En outre, «ils n'avaient pas de mémoire, parce qu'ils avaient aussi oublié les dix commandements de Moïse». Celui-ci «leur avait donné les commandements, mais eux, grâce à cette construction d'une loi intellectuelle, sophistiquée, casuiste, oubliant la loi de Moïse». «Jésus a été victime d'eux, mais leur victime de tous les jours était le peuple humble et pauvre». Jésus «leur a dit: le problème n'est pas d'accomplir la loi, le problème est de se repentir». Faisant encore référence à l'Évangile de Matthieu, le Pape a expliqué que c'est précisément le cas du premier des deux fils envoyés par le père pour travailler dans la vigne: tout d'abord, il dit non, «mais ensuite il se repentit et y alla». En effet, les chefs de la loi «ne savaient pas ce que signifiait se repentir, car ils se sentaient parfaits: "Je te remercie Seigneur parce que je ne suis pas comme les autres, pas même comme celui-ci qui prie là"». En effet, «ils étaient vaniteux, orgueilleux, prétentieux et, pendant ce temps, leur victime était le peuple», qui «souffrait ces injustices, il se sentait condamné par eux, abusé par eux: le peuple humble et pauvre, rejeté». Il est «laid» que «ce peuple humble et pauvre» soit «rejeté par ces personnes qui s'étaient éloignées de lui». Assurément, «l'un d'entre vous peut me dire: "Grâce à Dieu ce sont des choses passées". Non, chers amis, aujourd'hui aussi – aujourd'hui aussi – elles existent dans l'Église. Et cela fait tant de mal!». En effet, «il existe cet esprit de cléralisme dans l'Église, que l'on sent: les clercs se sentent supérieurs, les clercs s'éloignent des gens, les clercs disent toujours: "cela se fait ainsi, ainsi, ainsi, et vous, allez vous-en!"». Cela se produit «quand le clerc n'a pas le temps pour écouter les personnes qui souffrent, les pauvres, les malades, les détenus: le mal du cléralisme est quelque chose de très laid, c'est une nouvelle édition de ce mal ancien». Mais «la victime est la même: le peuple pauvre et humble, qui attend dans le Seigneur». «Le Père a toujours cherché à s'approcher de nous, il a envoyé son Fils. Nous attendons, nous attendons dans une attente joyeuse, en exultant. Mais le Fils n'est pas entré dans le jeu de ces gens: le Fils est allé avec les malades, les pauvres, les rejetés, les publicains, les pécheurs et – c'est scandaleux – les prostituées». Mais «aujourd'hui aussi, Jésus nous dit à tous et également à ceux qui sont séduits par le cléralisme: "Les pécheurs et les prostitués iront avant vous dans le royaume des cieux"»

Entretien avec Rémi Brague

Légitimer l'humain

SOLÈNE TADIÉ

«Chaque fois que la société a congédié le divin, nous l'avons vu revenir sous forme de dieux peu sympathiques; ils exigent tous un sacrifice humain». Cette mise en garde du professeur Rémi Brague, philosophe français lauréat du prix Ratzinger 2012, offre une synthèse satisfaisante de ce qu'il considère être à l'origine de l'échec du projet moderne. Il intervenait à une conférence – promue par l'Institut Acton pour l'étude de la religion et de la liberté avec la Saint Mary's University of London et le Benedict XVI Center for Religion and Society – qui s'est déroulée dans la matinée du 1^{er} décembre dernier à Londres, sur le thème «La crise de la liberté en Occident». En puisant dans ses nombreuses publications, parmi lesquelles son récent volume *Le règne de l'homme. Genèse et échec du projet moderne* (Paris, Gallimard, 2015, 416pp, 25 euros), Rémi Brague est revenu sur les fondements de l'humanisme, qui préfigurent un changement radical dans la perception que l'homme se fait de lui-même et dans sa relation à la nature et au cosmos. Une constatation que le philosophe développe dans cet entretien accordé à notre journal en marge de la conférence.

Votre œuvre interpelle sur le concept même de valeur. Celui-ci apparaît galvaudé à une heure où à peu près tout le monde invoque les valeurs pour défendre tout et son contraire. Serait-ce une expression de ce que G.K. Chesterton appelait les «vertus chrétiennes devenues folles»?

Le concept de valeur est mon ennemi favori. Ce que l'on exprime aujourd'hui en terme de valeurs s'exprimait autrefois dans les deux sources de la civilisation occidentale, à savoir la source païenne et la source chrétienne, mais dans un autre vocabulaire. Les païens parlent de vertus, tandis que les juifs et les chrétiens parlent de commandements. Mais le contenu est tout à fait le même. On pourrait réécrire le Décalogue dans le registre des vertus. «Tu ne tueras point» deviendrait ainsi la vertu de justice. «Tu ne commettras point l'adultère» serait la vertu de tempérance. Et réciproquement, l'on pourrait également réécrire l'*Ethique à Nicomaque* d'Aristote en la transposant dans un milieu juif ou chrétien. C'est du reste bien ce qui a été fait historiquement. Les grands moralistes chrétiens de l'époque patristique et du Moyen Âge ont repris sans hésitation des concepts moraux puisés chez Cicéron ou Sénèque, et recopié très largement des extraits entiers. Je pense par exemple au traité de Roger Bacon, le moraliste franciscain de la fin du XIII^e siècle, qui est plein de passages de Sénèque retranscrits mot pour mot. De ces vertus et commandements, nous sommes par la suite venus à parler de valeurs. Quand on parle de valeur, on suppose qu'il y a eu une évaluation. Cela supposerait qu'à un moment donné, une instance – on ne sait pas vraiment laquelle – a décidé de donner valeur à quelque chose, de dire

que cette chose coûtera tant, ce qui est en partie un concept d'origine économique. Il s'agit de ce que l'on donne pour obtenir quelque chose. Le concept de valeur a ce gros inconvénient de supposer que la réalité en elle-même ne vaut rien et qu'on lui confère une valeur. Regardez en économie, la manière dont John Locke explique que toute la valeur des choses, des marchandises, provient du travail humain. Ce que la nature nous donne n'a à peu près aucune valeur. C'est le travail humain qui lui donne de la valeur.

Et aujourd'hui, que définit une valeur?

Cette idée a atteint son apogée chez Nietzsche qui a eu l'avantage d'introduire les valeurs sur le marché des idées, ce qui leur a conféré leur noblesse, et de tenter de déterminer quelle était l'instance qui donnait de la valeur. Il a alors cru faire une découverte très intéressante, à savoir que ce qui donnerait de la valeur serait la volonté de puissance. La volonté de puissance est ce qui valorise les choses. Je dois avoir cette chose car dès lors j'affirme et j'augmente le champ d'action et la profondeur d'influence de ma propre volonté de puissance. L'inconvénient est que de ce point de vue, les valeurs entrent dans une dialectique qui les détruit: si ce qui a valeur, c'est ce à quoi j'ai donné valeur, l'activité par laquelle je valorise une chose aura plus de poids que la valeur elle-même. «Le fait d'évaluer est, de toutes les choses que l'on évalue, la valeur suprême», dit Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathushtra*. Cela signifie que par ce geste même d'accorder de la valeur à quelque chose, je le dévalorise parce que l'activité de la volonté de puissance en moi qui pose la valeur vaut plus que la valeur elle-même. Par conséquent, le concept de la valeur est entraîné, de par sa constitution, dans une autodestruction. Cela engendre une sorte de course vers une valeur toujours plus grande puisque dès que l'on en pose une, on constate qu'elle n'est finalement pas grand-chose et qu'il en faut une nouvelle. C'est étrange que ce concept soit entré dans les discours chrétiens. Dans le monde politique aujourd'hui on parle de «nos valeurs» – sans savoir vraiment de quoi il s'agit – or je crois que l'on ferait mieux de changer de logiciel et de cesser de parler de valeurs, pour reparler de vertus ou de commandements, ou plus simplement de bien. Ce n'est pas nous qui faisons qu'une chose est bonne. On peut donc supprimer les valeurs à mon sens.

Vous situez vers la fin de la Renaissance un basculement dans l'idée que l'homme se fait de lui-même, par rapport au cosmos et à Dieu, et dans la conception de la dignité. Pouvez-vous revenir sur l'origine et les conséquences d'un tel changement de paradigme?

Le véritable changement a eu lieu au début du XVII^e siècle. C'est la troisième étape du développement de l'idée humaniste dont j'ai parlé durant la conférence. Je soupçonne qu'il existe dans ce passage d'une di-

gnité et d'une noblesse tranquillement possédées à une supériorité qui doit se conquérir en soumettant le reste, la conséquence d'une évolution à caractère psychologique. Je compare ce phénomène à une image, à savoir le personnage qui a besoin de montrer qu'il vaut mieux que les autres: c'est le parvenu. Pensez par exemple à Lord Grantham dans la série *Downton Abbey*: c'est l'homme le plus modeste qui soit, car pour lui sa noblesse est une évidence.

Le parvenu au contraire, n'a pas de noblesse. L'origine du mot snob, *sine nobilitate*, l'atteste. Celui qui n'a pas de noblesse doit «snobner» les autres pour prouver sa valeur. On a le sentiment que le désir de l'homme moderne – l'homme à partir du XVII^e siècle – de conquérir le reste de la nature pourrait très bien être dû à une perte de conscience de sa dignité. Il est amusant de voir la tradition des traités comme *De nobilitate*, qui naissent au milieu du XV^e siècle et traversent tout le XVI^e siècle pour s'arrêter au moment où prend le relais le projet d'une domination technique de la nature. L'homme moderne est tarabudé par un doute térébrant sur lui-même, il n'est plus sûr que Dieu lui ait conféré une dignité supérieure à celle des autres objets de la nature, il va donc se rattraper en essayant de les dominer. Nous sommes encore un petit peu dans ce cas de figure, quoique le mouvement écologique ait quelque peu atténué la tendance. Ce mouvement a essayé de développer une conscience de la dette que nous avons envers la nature, mais il lui manque le fondement métaphysique selon lequel la nature est une création. Or, si la nature n'est pas création on ne voit pas pourquoi on devrait éprouver pour elle quelque chose comme du respect. Mais dès lors qu'on la conçoit comme une création au sein de laquelle l'homme aurait une tâche, en particulier celle de l'organiser, de la nettoyer, de s'en occuper comme l'on s'occuperait d'un jardin, cela devient différent. Sinon, l'on oscille entre une attitude de domination brutale et violente de la nature et une sorte d'idolâtrie de la nature qui pourrait aller si loin que l'on en viendrait à souhaiter la disparition de l'espèce humaine afin que la nature puisse être rendue à elle-même.

Est-ce là l'émergence d'un nouveau paradigme qui naîtrait de l'échec du projet moderne ou ne serait-ce au contraire qu'une sorte de chant du cygne de ce même projet?

Le projet moderne a à son crédit de très belles réussites. Nous avons une dette de reconnaissance envers lui, je pense notamment au progrès de la médecine ou de l'agriculture, qui permettent de nourrir des quantités de gens qui autrefois n'auraient même pas pu naître. Il a aussi donné la possibilité d'une science de la nature sérieuse, bien plus au point



que les représentations que l'on se faisait dans l'Antiquité. Même Aristote, qui est un peu le sommet de la physique ancienne, n'est plus grand-chose à côté de Galilée. Je ne sais pas si un nouveau paradigme est en train de se dessiner, mais je dirais qu'il doit se dessiner.

Que préconisez-vous en ce sens?

Si l'on n'arrive pas à légitimer l'humain, à donner de bonnes raisons en faveur de sa continuation, nous n'aurions plus de raisons de continuer à exister. La seule option que l'on aurait dans ce cas serait d'organiser la coexistence des personnes qui sont déjà là mais en nous interdisant d'appeler à l'existence des générations futures, auxquelles on ne peut demander leur avis. On ne pourrait en aucun cas confier la poursuite du projet humain à l'instinct comme le font certains, car nous sommes désormais en mesure de décider s'il y aura des générations futures ou non. L'instinct, c'était bien joli dans le sens où c'était une manière pour l'espèce de faire comprendre qu'elle voulait perdurer. Ainsi, si c'est comme on le dit l'évolution qui a produit tout cela (ce qui est du reste une manière inadéquate de parler, on ne dit pas que l'histoire a produit Napoléon), on entend par là que l'interférence de forces aveugles a produit un être intelligent. Mais justement cet être intelligent n'a pas le droit de continuer à faire consciemment et librement ce qu'il a produit d'une manière inconsciente et sans liberté. Ce serait vraiment de la haute trahison par rapport à notre raison [...] La question difficile serait, si je puis dire, de donner une version concrète à la définition la plus classique qui soit de l'homme: un animal raisonnable. Il s'agit de maintenir les deux dimensions sans que la rationalité ne joue contre l'animalité. Je crois que notre tâche actuelle consiste justement à réconcilier les deux, qui ont un peu tendance à s'éloigner. Prenez par exemple le mouvement transhumaniste, sur lequel je n'ai pas d'opinion particulière, faute d'avoir étudié cela de près. Je ne sais même pas si l'idée est faisable mais ce qui est très intéressant, c'est qu'il témoigne d'une sorte de désespoir par rapport à l'homme tel qu'il est actuellement, puisqu'il s'agit de le dépasser. Il fut un temps où l'on cherchait à développer l'humain, à lui donner plus

Méditation devant la crèche

La grâce d'un nouveau début

LUCETTA SCARAFFIA

A l'occasion de ce Noël également, nous présentons l'année qui finit devant l'Enfant pour lui demander la grâce d'un nouveau début. Cela n'a pas été une année facile. De nombreux problèmes sont apparus, des problèmes que le Pape ne s'est pas lassé de signaler mais qui, derrière une attention apparente, n'avaient pas été pris sérieusement en considération. La mondialisation, qui semblait réalisée par les marchés, par la finance et par internet, s'est transformée en une succession de catastrophes naturelles à l'échelle mondiale, effet d'une exploitation indiscriminée des ressources de la terre et cause d'une augmentation de migrants qui, désormais dans le monde entier, fuient de territoires devenus inhospitaliers pour survivre.

Les guerres qui devaient être rapides et résolutive sont, comme d'habitude, très longues et inconcluantes, laissant une traînée de douleur et de mort.

En conséquence, les pays les plus riches subissent l'invasion de femmes et d'hommes déchirés et désespérés, pour qui la soif et la faim, le froid et la maladie sont des expériences quo-

tidienues, rappelées à un monde qui voulait croire les avoir effacées. Un équilibre mondial s'est brisé, et on ne sait pas comment le rétablir. Le Pape François avait averti que les principaux problèmes auraient été l'exploitation indiscriminée de l'environnement et surtout le phénomène des migrations, que désormais plus personne n'a le courage de qualifier d'urgence, et qui a brusquement réveillé des sociétés qui croyaient tout contrôler à travers la finance et internet, avec la mauvaise surprise inattendue de la croissance de nouvelles intolérances exprimées par des partis et des hommes politiques.

Le monde dans lequel Jésus-Enfant ouvre les yeux est donc bien différent de celui que l'on voyait et que l'on espérait il y a un an, et il s'agit d'un changement en grande partie encore peu compris. Mais dans le désastre et dans la souffrance des victimes des guerres et des migrations, il faut signaler que les femmes sont doublement des victimes car, s'ajoutant aux souffrances que les hommes endurent également, elles ne doivent pas que faire face à la difficulté des grossesses, de l'allaitement et des enfants en bas âge qu'il faut protéger et nourrir. Mais surtout parce qu'elles sont victimes

de violences sexuelles, dans chaque contexte, dans chaque situation, pas seulement dans les lieux où règne le soi-disant Etat islamique: des violences de la part des vainqueurs d'une bataille, de ceux qui organisent la fuite vers l'Europe ou les Etats-Unis, des gardes le long des frontières et dans les camps d'accueil, jusqu'à leurs compagnons de migration. Il faut le dire à voix haute: les migrants qui arrivent enceintes en nombre croissant mettent au monde les enfants de leurs violeurs, et cet affront s'ajoute pour elles à tous les autres obstacles.

Et pour un nombre malheureusement important d'entre elles, l'arrivée en Europe ne signifie pas non plus la fin de cette torture: il suffit de regarder dans les rues de nos villes, parsemées de femmes émigrées, toujours plus jeunes, obligées de se prosterner.

Mais toute cette douleur n'est pas dénoncée, on n'en parle pas: au mieux, on pense résoudre la question en leur distribuant des contraceptifs. Car dans le monde dans lequel nous vivons, qui se dit inspiré par la raison et par la science, il existe un culte magique des contraceptifs, qui devrait résoudre tous les problèmes: de l'émancipation des

femmes au décollage économique des pays du tiers monde. Et, pas le dernier, celui des viols.

Heureusement de nombreuses femmes – surtout des religieuses – viennent en aide à ces femmes humiliées et remplies de souffrance, mais il manque encore une dénonciation publique, une conscience partagée qui incite à agir pour que ce scandale se termine. Trop de personnes se comportent comme si ce type de violence était un prix inévitable à payer. Ainsi, même si dans les médias on parle beaucoup des migrants, on se tait sur ce calvaire. Et les femmes occidentales se taisent également, prêtes en revanche à se plaindre du «plafond de cristal» qui les empêche d'arriver au pouvoir. Ou bien elles discutent passionnément s'il faut ou non interdire le burkini et le voile aux musulmanes, dans la tentative de comprendre quelle est la solution la plus «féministe», celle qui sauve leur identité.

L'Eglise elle-même, très sensible aux souffrances du monde, n'a jamais pris position dans son ensemble pour dénoncer ce scandale, pour le présenter aux yeux du monde. Car ce serait le premier pas pour l'arrêter: l'impunité et le silence ne servent qu'à le faire continuer.

A propos du discours à la Curie romaine

Qui était Claudio Acquaviva?

*«Quand, il y a deux ans, j'ai parlé des maladies, l'un de vous est venu me dire: «Où dois-je aller, à la pharmacie ou me confesser?» – «Mais, les deux», ai-je dit. Et quand j'ai salué le cardinal Brandmüller, il m'a regardé dans les yeux et il m'a dit: "Acquaviva!". Sur le moment je n'ai pas compris, mais ensuite, réfléchissant, réfléchissant, je me suis rappelé que Acquaviva, cinquième proposé général de la Compagnie de Jésus, avait écrit un livre que nous, étudiants, lisons en latin, les pères spirituels nous le faisaient lire, il s'appelait ainsi: *Industriae pro Superioribus ejusdem Societatis ad curandos animae morbos, c'est-à-dire les maladies de l'âme. Il y a trois mois a paru une très bonne édition en italien, faite par le père Giuliano Raffo, mort récemment; avec un bon prologue qui indique comment on doit le lire, et aussi une bonne introduction. Ce n'est pas une édition critique, mais la traduction est très belle, bien faite et je crois qu'elle peut aider. Comme cadeau de Noël, je souhaiterais l'offrir à chacun de vous». Telle était la conclusion du discours du Pape à l'occasion des vœux à la Curie. Il nous a paru intéressant de mieux faire connaître à nos lecteurs la figure de Claudio Acquaviva, cinquième général de la Compagnie de Jésus.**

Acquaviva avait 37 ans. Son jeune âge surprit Grégoire XIII, qui en apprécia toutefois la maturité. Au cours des 34 ans de son généralat, la Compagnie connut un développement décisif. Les provinces passèrent de 21 à 32; les maisons de 10 à 23; les collèges de 144 à 372; le nombre des jésuites de 5165 à 13.112. Mais Claudio Acquaviva dut également affronter des controverses, lorsque plusieurs groupes réussirent à obtenir le soutien du roi d'Espagne et du Pape. Ces derniers attaquèrent les points essentiels de l'institut, comme

le pouvoir hiérarchique et à vie du général, la différence des niveaux, le retard dans la concession de la profession, l'obligation de rendre compte de la conscience et le pouvoir des congrégations générales. Ils demandèrent un commissaire, prévu par les constitutions, pour l'Espagne, dans l'intention de soustraire successivement les jésuites espagnols au gouvernement central, en les plaçant sous l'autorité du roi et de l'inquisition. Mais à la fin, la diplomatie du général eut raison de ces oppositions douloureuses.

Son gouvernement se caractérise également par le développement des missions. En particulier celles d'Angleterre et d'Écosse. Il promut et anima avec générosité les missions d'Amérique et d'Asie. Il interdit la pratique de l'esclavage des indios, en ordonnant que soient stipulés avec eux de véritables contrats de travail. Dans ses instructions pour les Philippines et le Nouveau Royaume, il anticipa plusieurs aspects des réductions. En Amérique latine, au cours du gouvernement de Claudio Acquaviva, l'œuvre missionnaire parmi les esclaves, de Pierre Claver, se distingua particulièrement. En Inde, il soutint la mission de Roberto de' Nobili pour la conversion des brahmanes, ainsi que la mission auprès de l'empereur de Moghol. Pour le Japon, il approuva la méthode missionnaire d'Alessandro Valignano. Il faut ensuite rappeler les missions œcuméniques vers les Églises orientales: la mission auprès des coptes d'Égypte, avec la proposition d'une formule christologique commune, sans arriver à l'union ecclésiale; la mission auprès des ruthènes, qui déboucha sur une union durable avec Rome; la mission auprès des maronites du Liban; celle auprès des

SUITE À LA PAGE 12

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE EN LANGUE FRANÇAISE
Unicité suum Non praevalentCité du Vatican
ed.francaise@ossrom.va
www.osservatoreromano.vaGIOVANNI MARIA VIAN
directeurGiuseppe Fiorentino
vice-directeurJean-Michel Coulet
réducteur en chef de l'édition

Rédaction

via del Pellegrino, 00120 Cité du Vatican
téléphone + 39 06 698 99100 fax + 39 06 698 89757 segreteria@ossrom.vaTIPOGRAFIA VATICANA EDITRICE
L'OSSERVATORE ROMANOdon Sergio Pellini S.D.B.
directeur général

Service photo: photo@ossrom.va

Agence de publicité
Il Sole 24 Ore S.p.A.System Comunicazione Pubblicitaria
Via Monte Rosa, 91, 20149 Milano

Abonnements: Italie, Vatican: 58,00 €; Europe: 100,00 € \$ 148,00 \$ U.S. 160,00 \$; Amérique latine, Afrique, Asie: 110,00 € 160,00 \$ U.S. 80,00 \$; Amérique du Nord, Océanie: 162,00 € 240,00 \$ U.S. 260,00 \$; Renseignements: téléphone + 39 06 698 99189; fax + 39 06 698 89161; courriel: abbonamenti@ossrom.va

Bègue: Editions Jésuites 7, rue Blondel 5000 Namur (BR); BE07 0688 9989 0619 BIC: GKCCBEBB; téléphone 081 22 15 31; fax 081 22 08 371; compa@editionsjesuites.com France: Bayard-Set 14, rue d'Assas, 75006 Paris; téléphone + 33 1 44 39 48 48; abonnement.ort@ser-sa.com • Editions de L'Homme Nouveau 10, rue de Rosenwald 75015 Paris (C.C.P. Paris 55 58 06T); téléphone + 33 1 33 68 99 77; observatoreromano@homme-nouveau.fr. Suisse: Editions Saint-Augustin, case postale 51, CH-1180 Saint-Maurice, téléphone + 41 24 486 05 04, fax + 41 24 486 05 23; editions@saugustin.ch • Editions Parole et Silence, Le Mouveran, 8980 Les Plans sur Bex (C.C.F. 17-33720-3); téléphone + 41 24 498 23 01; paroleetsilence@omedica.ch Canada et Amérique du Nord: Editions de la CEC (Conférence des Evêques catholiques du Canada) 2500, promenade Don Reid, Ottawa (Ontario) K1H 4J1; téléphone 1 800 769 1147; public@cec.ca

«Printemps de douleur», œuvre de l'artiste contemporain Wissam Al Jazairy



Entretien avec le nonce apostolique en Syrie

Une mosaïque de sang

NICOLA GORI

Les chrétiens en Syrie sont comme un pont, un signe visible d'universalité, un point de contact et de dialogue. Quand cet élément commence à manquer, c'est toute la «mosaïque» sociale et religieuse de ce pays du Moyen-Orient qui en pâtit. C'est pourquoi chaque bombe qui tombe et chaque goutte de sang versé alimentent la destruction méticuleuse et systématique de la «mosaïque». C'est le cardinal Mario Zenari, nonce apostolique en Syrie, le premier des prélats créés par le Pape lors du consistoire du 19 novembre dernier, qui le dénonce dans cet entretien.

Croyez-vous qu'une solution diplomatique du conflit soit encore possible?

L'expérience m'a enseigné que la détermination et la ferme volonté des puissances concernées fait souvent défaut. Il suffit de voir le nombre de fois où le conseil de sécurité de l'ONU s'est trouvé divisé sur les mesures à prendre en Syrie: à part dans certains cas, les résolutions adoptées n'ont été mises en œuvre qu'en partie et l'on a assisté à l'habituel échange d'accusations réciproques entre les parties en cause. Malheureusement, le plus souvent c'est la volonté qui a manqué. Je voudrais rappeler, cependant, ce que j'ai défini comme un véritable «miracle». Quand, entre la fin d'août et le début de septembre 2013, il y a eu la grande crise internationale sur la Syrie, le Pape François a lancé une journée de prière, de jeûne et de mobilisation au niveau mondial. Et bien, précisément au cours de ces journées, la Russie et les Etats-Unis d'Amérique ont rejoint un accord

sur le problème de l'arsenal chimique, qui a conduit à son démantèlement. S'il n'y avait pas eu cet accord, que serait-il arrivé aujourd'hui à cet arsenal de mort disséminé en Syrie? Il aurait été entre les mains des fondamentalistes. Je définis cela comme un «miracle» et il faudrait en tenir compte plus souvent. Assurément, l'accord a eu lieu avant la crise de la Crimée et de l'Ukraine; mais s'il y a eu un moment de dialogue positif, il pourrait y en avoir d'autres pour faire diminuer la tension et la violence et revenir à la table des négociations.

Comment peut-on arrêter l'exode des chrétiens?

Il n'y a qu'une solution pour arrêter l'exode non seulement des chrétiens, mais de tous les Syriens: la fin de la violence, l'accès aux aides humanitaires et l'accord politique. Les chrétiens ne doivent pas être aidés seulement du point de vue économique. Ils doivent être soutenus dans la réalisation de leur mission, qui est très importante en Syrie. Étant minoritaires dans un pays à majorité musulmane, ils peuvent être un signe vivant. Ils servent un peu de pont de raccord entre les différents groupes religieux. Leur départ rend objectivement le pays plus pauvre. Ils ont une mentalité universelle, ils sont un peu comme une fenêtre sur le monde. Plus d'une fois, plusieurs chefs religieux provenant de diverses parties de la Syrie sont venus me parler. Ils m'ont exprimé leur regret et leur tristesse en voyant partir les chrétiens. Cela parce que leur présence est un élément très important et que leur exode provoque un appauvrissement social et culturel. Certes, la souffrance en Syrie est

universelle. Il est difficile de dire qui a davantage souffert parmi les divers groupes ethniques et religieux: tous ont eu leurs martyrs! Il est toutefois clair que les communautés les plus à risque sont celles qui sont minoritaires. Et parmi celles-ci, l'année la plus faible ce sont les chrétiens.

Quel rôle jouent les organisations caritatives en Syrie?

Elles ont une grande importance, mais elles ne sont qu'une goutte dans une mer de nécessités. En premier lieu, elles représentent une valeur ajoutée qui a toujours caractérisé la présence des chrétiens en ces lieux. Je pense en particulier aux prêtres, aux religieux et aux religieuses. Dans la mentalité musulmane, la présence d'une personne religieuse, même seule, signifie beaucoup. Dans de nombreux endroits, celle-ci représente une aide non seulement pour les chrétiens mais également pour les musulmans, qui la voient comme un signe de Dieu qui se manifeste à travers les personnes consacrées. Donc, en plus de la valeur matérielle des aides, il existe cette valeur ajoutée. C'est pourquoi j'encourage toujours tout le monde à rester ici, tant que cela est possible. Je voudrais rappeler trois paroisses qui sont dans une zone sous contrôle d'Al-Nusra, considéré comme un groupe terroriste. Ils les laissent survivre bien qu'avec de nombreuses limitations, y compris l'interdiction de sonner les cloches et d'exposer les croix. Les chrétiens cherchent cependant à rester comme présence. Au prix de sacrifices, mais soutenus également par les aides envoyées par plusieurs dicastères du Vatican, comme la Congrégation pour les Eglises orientales et le Conseil pontifical Cor unum. Je voudrais également rappeler les cinq hôpitaux catholiques qui œuvrent dans le pays depuis plus de cent ans: deux à Damas et trois à Alep. Ils se trouvent en ce moment en grande difficulté, parce que les malades n'ont aucune sécurité sociale comparable à celle des nos pays européens. Les hôpitaux ne reçoivent donc aucune contribution, bien qu'ils aient de nombreuses dépenses et qu'ils doivent d'une certaine façon pourvoir à leurs propres besoins. C'est pourquoi ils cherchent des aides, afin que ces structures puissent rester ouvertes et gratuites pour tous. Nous avons recours à la générosité de nos institutions en dehors de la Syrie et au soutien des privés. La situation générale est, par ailleurs, désastreuse. Il semble que plus de la moitié des hôpitaux en Syrie soit hors d'usage à la suite de bom-

bardements ou après avoir été endommagés par des tirs de mortiers.

Après de nombreuses années de tensions et de conflits, les chiïtes, les sunnites et d'autres groupes réussiront-ils à vivre ensemble pacifiquement?

Je suis en Syrie depuis huit ans et j'ai pu constater que le pays est comme une mosaïque. Par le passé la coexistence entre les divers groupes ethniques et religieux se passait assez bien. Assurément, après six ans d'une guerre terrible on commence à voir des fissures dans cette mosaïque. Mais j'ose espérer que la mosaïque sera recomposée, en particulier avec l'aide des responsables religieux.

Qui était Claudio Acquaviva?

SUITE DE LA PAGE 11

Coptes d'Éthiopie, qui obtint l'adhésion secrète de l'empereur à Rome, l'acceptation du Concile de Chalcedoine et la proclamation du catholicisme comme religion d'Etat; celle-ci ne dura cependant que jusqu'en 1632. Parmi les nombreuses interventions destinées au soin spirituel des sujets de la Compagnie, l'*Industria ad curandos animae morbos*, de 1600, mérite une attention particulière; il s'agit d'une petite œuvre maîtresse de psychologie religieuse, qui révèle l'importance que Claudio Acquaviva attribuait aux supérieurs dans le soin de leurs sujets. Le général mourut à Rome le 31 janvier 1615. Soixante quinze ans après sa fondation, il laissait la Compagnie organisée et établie, aussi bien dans les étapes de la formation, depuis le noviciat jusqu'à la troisième approbation, que dans ses diverses formes d'apostolat. Il rédigea, avec la collaboration importante de commissions, des codes durables comme le *Directoire des Exercices* et la *Ratio studiorum*, ainsi que des instructions et des directives sur la vie interne de la Compagnie et sur les secteurs d'apostolat. Ces documents contenaient des directives pour les supérieurs et concernaient également le gouvernement, l'administration et les activités de l'apostolat, qui était en train de se développer et de s'organiser.

Entretien avec Rémi Brague

SUITE DE LA PAGE 10

de puissance et de qualités morales, d'où le double sens de l'adjectif humain: on parle par exemple de traitement humain des animaux, cela a un sens bien précis. Mais on a l'impression que désormais, comme l'a formulé Nietzsche pour la première fois, l'homme est quelque chose qui doit être dépassé. C'est la fameuse formule du Zarathoustra, je ne sais pas trop ce qu'il entendait par là: il flirtait avec Darwin qui était présent dans toute la vie intellectuelle de l'Europe, pour finalement dire à la fin de sa vie qu'il n'avait jamais voulu dire qu'il fallait remplacer l'homme par une nouvelle espèce. Il aurait dû dans ce cas s'exprimer de manière un peu plus claire! Notamment quand il dit: «Vous avez parcouru le chemin du ver de terre à l'homme, pourquoi n'iriez-vous pas plus loin?», c'est quand même une allu-

sion très claire à du biologique. En tout cas, ce qui m'intéresse ici, c'est de voir qu'il y a une perte de confiance en l'homme parce qu'on veut le remplacer par autre chose. Ou en tout cas l'améliorer de sorte que l'on n'ait plus besoin de morale, puisque un homme refait n'aurait peut-être même pas l'idée d'agir d'une mauvaise façon, qui irait à l'encontre des règles du bien et du mal. Je cite notamment dans mon livre des exemples amusants parmi lesquels Robespierre, pour qui l'idéal serait de fabriquer un homme spontanément vertueux, sans plus besoin de s'interroger. Nous avons aujourd'hui des rêves un peu de ce genre-là. Je ne sais pas si la vertu est ce que les cyphées du transhumanisme souhaitent en premier lieu, mais le projet s'inscrit un peu dans cette tendance, et il est plus ancien qu'on ne le pense.